

27.
7.

Neujahrsblatt

herausgegeben von der

Stadtbibliothek Zürich

auf das Jahr

1907.

Nr. 263.

Aus den eigenhändigen Aufzeichnungen

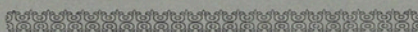
von

Johann Heinrich Schinz.

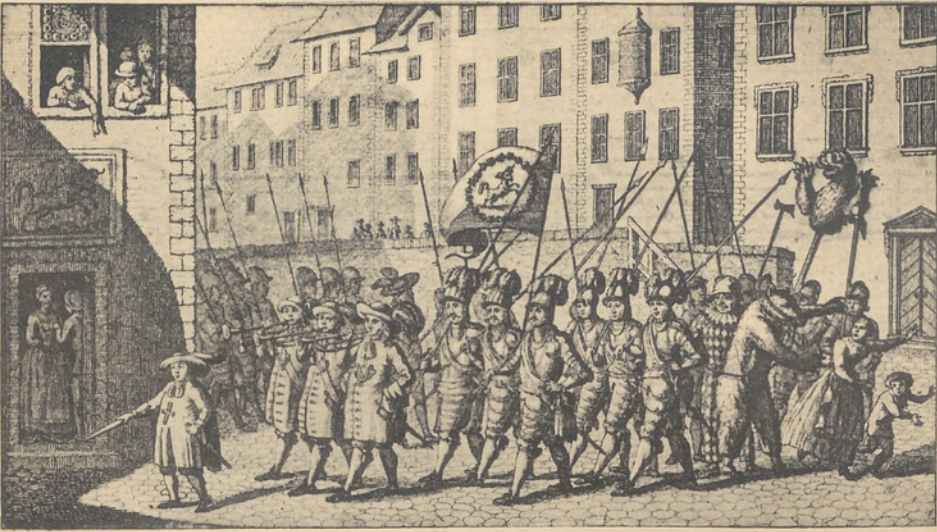
Als Ergänzung zum Neujahrsblatt Nr. 259 herausgegeben

durch

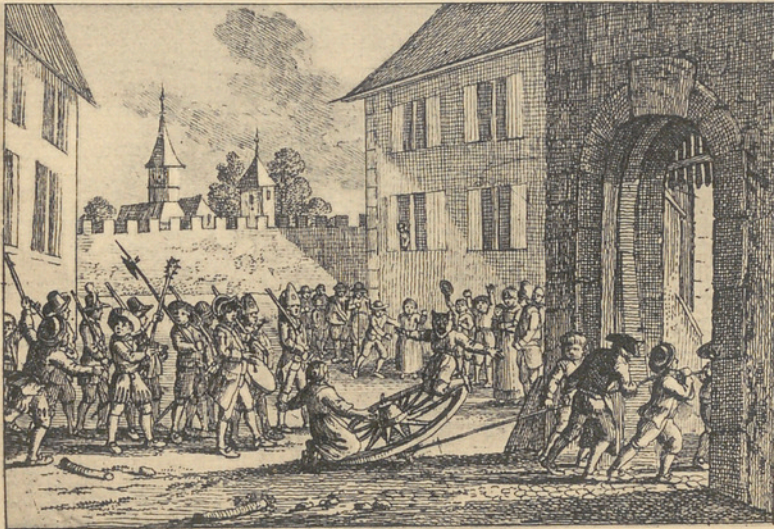
Gerold Meyer von Knonau.



Kommissionsverlag von Fäsi & Beer.



Umzug der Mehger mit dem Isenrind am Aschermittwoch



Jugendumzug mit Kyndigladi und Esse am Hirsmonatag

Neujahrsblatt

herausgegeben von der

Stadtbibliothek Zürich

auf das Jahr

1907.

Nr. 263.

Aus den eigenhändigen Aufzeichnungen

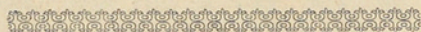
von

Johann Heinrich Schinz.

Als Ergänzung zum Neujahrsblatt Nr. 259 herausgegeben

durch

Gerold Meyer von Knonau.



Kommissionsverlag von fäsi & Beer.

Als vor vier Jahren, im Neujahrsblatt von der Stadtbibliothek auf das Jahr 1903, das Andenken eines der kenntnisreichsten Historiker, die aus Zürich hervorgegangen sind, des 1800 verstorbenen Johann Heinrich Schinz, erneuert wurde, war es geboten, auf die überraschend reichen Materialien hinzuweisen, die sich in den fünfundzwanzig Bänden der Manuskripte auf der Stadtbibliothek befinden. Es muß sich bei der Durchsicht dieser Sammlungen und Studien immer von neuem das Bedauern aufdrängen, daß diese Resultate nicht schon zur Zeit ihres Schöpfers durch den Druck das Eigentum der Wissenschaft wurden; denn nicht wenige Arbeiten aus dem letztabgelaufenen Jahrhundert wären schon durch diese Forschungen vorausgenommen worden.

Da nun infolge einer Abänderung das auf Neujahr 1907 in Betracht gezogene Thema für das Neujahrsblatt in Wegfall kam, liegt es nahe, als Nachtrag zu jenem früheren Hefte einiges aus der hier erwähnten Sammlung, worauf dort nur kurz eingetreten werden konnte, zu bringen, Schinz also selbstredend vorzuführen.

* * *

Den Anfang mag der Abdruck zweier französisch verfaßter Briefe machen, die Schinz 1782 und 1783 schrieb. Sie sind durch die Gefälligkeit von Herrn Dr. Hans Herzog aus der großen Zurlauben'schen Sammlung in Aarau zur Edition dargeboten. Schinz sandte diese Mitteilungen an den in Zug lebenden General Beat Fidel Anton Johann Dominik von Zurlauben, der sich aus dem französischen Dienste in seine Vaterstadt zurückgezogen hatte. Zurlauben hatte zu seiner Zeit einen großen Ruf, der ihm in der Gegenwart wohl mehr nur noch als dem Sammler, denn als dem historischen Forscher zugemessen werden wird. Wie hoch er galt, zeigt der vollste Anerkennung darlegende Ton, in dem sich Schinz in diesen Briefen ausdrückte. Wohl aber ist durch deren Inhalt bewiesen, nach wie mannigfaltigen Seiten sich die Studien

des Brieffschreibers erstreckten. Die auf die Geschichte des Münzwesens sich beziehenden Äußerungen standen mit jenen Studien in engster Verbindung, die ein Hauptverdienst der durch Schinz betriebenen Arbeiten ausmachten.

Monsieur,

J'ay été tres agréablement surpris par l'honneur qu'il vous a plu me faire par votre lettre, qui m'assure si noblement de la conservation de la meme bonté dont j'ay connu le prix depuis bien du temps et que j'ay senti autant de fois que j'ay vû les productions de votre genie, toujours actif en tout ce qui peut illustrer notre patrie. Mille fois j'ay souhaité de profiter de vos lumieres et de vos tresors quand mes inclinations me transportoient dans les Siecles nebuleux du moien age. Et alors combien n'ai je pas senti la verité de votre jugement sur l'Etat de notre histoire, rien de plus pitoiable que cette periode sans la profonde conoissance de laquelle on se flattera vainement de connoitre la Marche des evenements, l'Origine et l'Esprit des Moeurs, des Loix, des Constitutions. Mais tant que nos modernes ne feront que puiser toutes leurs Conoissances en Tschoudi, dans leur fantaisie ou dans leur passion et l'amour preferable de leur canton, nous n'aurons jamais rien de bon. Je desespere meme, que nous en aurons jamais. Le plus nouveau ce Muller qu'a-t-il de bon dans son roman qu'une diction, un tour qui vous surprend, mais bientot vous fatigue.¹⁾ Les Jurisconsultes et Historiens allemans nous fournissent chaque jour des monuments et recherches qui ont la plus grande influence sur notre Histoire. Mais qui en profite? Je suis persuadé que votre fameuse collection seule usée avec conoissance changeroit de face à nos livres. Il est vrai que nos archives fourniroient ample Matiere, mais c'est une mer. Vous vous souvenes, Monsieur, avec bonté de l'acte de Rodolfe de Suabe que j'ay eu l'honneur de vous faire voir du depuis je l'ay montré moi meme aussi au Prince de S. Blaise.²⁾ Et saves vous, Monsieur, que c'est une de ces pieces les plus rares de nos archives qui ont été volées par Waser et retrouvées derriere lui apres ses arreets: cet homme qu'on n'a pas honte de faire Martyr de la haine.

Agrées s. v. pl. les plus humbles remerciements de la complaisance de completer mon Urbair Autrichien. Comme je l'ay reçu de l'abbaye de

¹⁾ Johannes Müller's „Die Geschichte der Schweizer“ war im Juli 1780 erschienen (mit dem fingierten Druckort „Boston“ statt Bern).

²⁾ Das ist die allerdings unechte Entscheidung über die Grenzen zwischen Uri und Glarus, Urkunde im Zürcher Staatsarchiv, abgedruckt im Urfundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich, Band I, S. 118 und 119, ebenso früher in dem Buch De Rudolfo Suevico des gelehrten Abtes von St. Blasien, Martin Gerbert (gestorben 1793), dem eben Schinz das Stück vorgelegt hatte.

Muri et que j'y fais travailler ici, il ne me reste qu'à vous offrir réciproquement tout ce qui peut dépendre de moi. C'est un monument précieux, mais qui exige du jugement puisqu'il ne roule que sur les droits utiles.¹⁾

Les chartes de l'appel sont encore dans les archives, mais je ne me souviens pas d'y avoir vu l'anniversaire. Nos ancêtres aiant crû, que les anniversaires memes cessants leur denombrement ne seroit plus a rien. Un de ceux qui s'est conservé est celui de la paroisse d'Uster précieux pour les Rapperswyl, Landenberg, Bonstetten²⁾: je me ferai un vrai plaisir de vous en fournir les extraits que vous souhaitez. J'ay travaillé aussi sur quelques grandes Maisons de nos contrées et trouvé plus de lumiere que je n'esperay d'abord. Mais j'ay souvent senti que vos recherches pourroient les perfectionner, puisque vous croies, Monsieur, trouver a Zurich des gens dignes de votre conversation, et que certainement vous en seriez reçu avec tous les egards qui vous sont dus a tant de titre. Qu'est ce qui peut vous empecher de nous sacrifier une partie de votre temps ou de l'année: certainement ni famille, ni soins oeconomiques.

Pour moi je n'ay plus rien publié depuis „Die Geschichte der Handelschafft“ qui presentement pourroit etre rendue bien plus interessante. Mais j'ay beaucoup de recherches en brouillons, principalement pour le moyen age soit historiques soit geographiques, etc. Je m'occupe presentement de recherches sur les monnoyes et leur valeur. Je suis au temps des Carlovingiens. Mais quelle tenebre, que Le Blanc³⁾ et les autres connaisseurs sont peu satisfaisans ou ouvertement erronés. Il me seroit infiniment précieux de pouvoir avoir du Cabinet du Roy le poids des pieces de ce temps les mieux conservées. Pourries-vous, Monsieur, me faciliter les moyens de l'avoir; j'en paierois les fraix tres volontiers. Je tacherai de les avoir aussi du Cabinet de l'Empereur. J'arriverai par là a l'Histoire monetaire de la Suisse, où certainement vos papiers pourroient fournir des beaux secours.

Mr. Bodmer jouit encore d'une vigueur de Santé et d'Esprit, qui est une merveille à son age.⁴⁾ Il rassemble de tout coté des anciens Poetes allemans; il a eu des codes de St. Gall. Depuis peu il en a reçu un de la Bibliotheque de Florence par ordre special du Grand Duc. Mais je ne

1) Dieses habsburg-österreichische Urbarbuch, dessen hohen Wert schon Schönz vollkommen erkannte, ist in den letzten Jahren in den „Quellen zur Schweizergeschichte“ von der Allgemeinen geschichtsforschenden Gesellschaft herausgegeben worden.

2) Über dieses Jahrbuch von Uster vergleiche man Salomon Bögelin's „Neujahrs-gabe“ von 1866: Die alte Kirche zu Uster.

3) Le Blanc: Traité historique de monnoys de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent (1690).

4) Bodmer lebte nach diesem Briefe noch wenige Monate, bis 2. Januar 1783.

sais rien d'un nouveau travail sur le code de Maness. Vos notices historiques lui feroient sans doute grand plaisir. Il y a un Mr. Müller d'ici Professeur a Berlin, qui a médité une édition de ces poètes; mais il y a apparence, que le nombre des amateurs n'est pas assez considerable pour l'entreprise.¹⁾ Mr. Bodmer est dans sa 85.^e année bien loin de debrider son cheval; il court encore la poste. Encore vous Monsieur sentirez que le desir d'être utile augmente les forces.

Avez vous eu occasion, Monsieur, l'Été passé de rectifier l'Inscription d'Olten?²⁾ Je serois charmé de l'avoir correcte.

Je vous prie d'être assuré de mes devouemens les plus respectueux et de la Consideration distinguée avec laquelle j'ay l'honneur d'être

Monsieur

Votre tres humble et tres obeissant Serviteur
le Directeur Schinz.

Zürich, 29. 9bre 1782.

Zurich, 29. Janvier 1783.

Monsieur,

Ma reponse a l'honneur de votre du 12. Xbre. a été retardée par l'esperance que j'avois de vous envoyer l'extrait du necrologe d'Uster. Mais la saison et les incomodites en provenues, ne m'ont pas encore permis d'en faire usage, dont je vous demande pardon. Il n'est important que pour les Landenberg et les Bonstetten. Vos plaintes sur la destruction de tant de Monuments sont sans doute tres justes; mais le mal est fait et l'histoire, a laquelle la Genealogie est si etroitement liée, en souffre extremement. Il me paroît cependant que ce qui nous reste, nous fourniroit asses de subside pour l'Illustration des anciennes Maisons, si on s'en etoit servi avec asses de jugement. Je sais, Monsieur, combien vous avez travaillé en ce genre et que vous avez penetré, où personne n'osoit esperer de parvenir. Mais ce sont des tresors privés. Une de ces Maisons qui me paroît avoir été tres puissante en Suisse est celle des Guelfes. Cependant pas un de nos Ecrivains n'en dit un mot. Peut-etre dans vos Collections il se trouve des Monuments, qui pourroient nous enseigner leurs liaisons avec ces pais-ci. Je serois charmé de savoir ce que vous en pensez. Ce seroit un morceau tres digne de toutes recherches possibles. Vous saves sans doute qu'à Weingarten on travaille a une collection des

¹⁾ Christoph Heinrich Müller's „Sammlung der deutschen Gedichte aus dem XII., XIII. und XIV. Jahrhundert“ erschien doch wirklich in einem Band I. 1782.

²⁾ Jedenfalls die in Mommsen's Inscriptiones Confoederationis Helveticae Latinae als Nr. 235 verzeichnete Inschrift, mit der Zurlauben sich beschäftigt.

monumens Guelfiques.¹⁾ Je sais que le Prince de St. Blaise en veut faire descendre l'anticesar Rodolphe²⁾: savez vous comment?

L'Esperance que vous me faites de venir cet été a Zurich est tres flatteuse. Je saurai estimer de mon coté cet honneur comme il le merite. Mais vous avez appris sans doute que Bodmer a passé a l'autre Monde.³⁾ Je n'ai plus pu vous faire connoitre vos souvenirs. Nous y avons perdu un grand homme pour ses sciences et pour sa condescendance a les communiquer a d'autres. Il a conservé sa vigueur de corps et d'esprit jusqua 2 ou 3 jours. Il a porté la beauté de son caractere au dela de la mort par ses legats.

Vous avez eu, Monsieur, la Grace de faire attention a mes souhaits touchant les anciennes Monnoyes. Je serois bien aise de pouvoir parvenir a la certitude de mon systeme. Mais je suis bien éloigné de penser a vous embarrasser. S'il est possible, j'ose vous envoyer une note de quoi il s'agit precisement, et volontiers je payerois la peine.

Avez vous vü, Monsieur, la dissertation inserée dans les actes de l'academie de Berlin de Mr. de Francheville sur l'origine Bernoise des anciens Varni. C'est la piece la plus ridicule que j'aye vüe en ce genre, et je suis surpris, qu'on ne craigne pas inserer ces sortes de futilités aux endroits, où on croit puiser la verité. Si elle ne vous est pas encore connue, je vous en ferai le detail. L'auteur vient de mourir; c'etoit peutetre la radotage d'un vieillard.⁴⁾

Mr. de Baltasar, votre concitoyen, vient de nous donner un beau present pour cette année. Des subsides comme il en a, étudiés comme ils le sont et digerés comme il le fait, sont un tresor inestimable. Les Lambaux qu'il nous donne sur notre Droit public⁵⁾ et l'equité qu'il observe, doivent concilier tous les voeux, pour un ouvrage systematique. L'entreprise difficile a tout autre ne pourroit qu'être imparfaite: mais quel merite n'auroit-il, s'il mettoit sous les yeux de nos Magistrats la nature et l'Etendue de nos liens reciproques appuyées sur la lettre et les Exemples,

1) 1784 erschien die ganz vortreffliche Edition des P. Gerhard Heß: Monumentorum Guelficorum pars historica. Daß sich Schinz mit Studien über das Geschlecht der Welfen beschäftigte, wußte Haller (Bibliothek der Schweizer-Geschichte, Band II, S. 461).

2) Vergleiche oben Seite 4, Note 2.

3) Vergleiche oben Seite 5, Note 4.

4) 1779 erschien in den Nouveaux Mémoires de l'Académie de Berlin, von dem 1781 im 77. Jahre verstorbenen Joseph du Fresne de Francheville die Dissertation sur l'origine jusqu'à présent inconnue de la partie allemande du Canton de Berne, monach der Kanton nach dem Volk der Varni — tatsächlich fällt der Volksname an die untere Elbe — heißen soll.

5) „Gedanken und Fragmente zur Geschichte des gemein-eidgenössischen Rechts nebst einigen dahin einschlagenden Urkunden“, Stück V (1783) der Sammlung „Neujahrs-Geschenk seinen Mitbürgern gewidmet“, von Joseph Anton Felix Balthasar.

que pour la plus part on ne connoit, que par une routine souvent vicieuse, s'il marquoit les Lacunes et tachoit de les remplir par des consequences et principes de la plus sage politique. Nous aurions la lois et un guide, où elle nous abandonne. La suite des travaux de Mr. Baltasar pourra remplir ces deux buts. Il cite un droit public de la Suisse de Bueler que je ne connois pas.¹⁾

Vous etes fort obligeant, Monsieur, de souhaiter la Continuation de mes lettres. Le gain et l'honneur de notre correspondance est entierement de mon coté, et les occasions me seront toujours tres precieuses ou je pourrai vous prouver la haute consideration avec laquelle jay l'honneur d'etre

Monsieur

votre tres humble et tres obeissant Serviteur

Le Directeur Schinz.

*

*

*

Aus dem Manuskript-Band VI folgt hier weiter eine Studie über einen Gegenstand, der sich durch die diesem Hefte vorangestellten zwei anmutigen Bilder illustriert findet. Schinz wandte da seine Aufmerksamkeit zürcherischen Gebräuchen zu, die nun schon längst der Vergessenheit anheimgefallen sind. Er urteilte mit Recht, daß darin, gleich wie in dem am Sechseläuten dem Feuer preisgegebenen Winter, uralte Vorstellungen, die leicht vor der christlichen Zeit ihre Wurzeln haben, zu erblicken seien. Aber allerdings schweift er in diesen Erörterungen, die hier mehrfach verkürzt wiedergegeben werden, auf Gebiete ab, auf die eine nüchterne Betrachtungsweise ihm nicht folgen kann. Indessen entfaltet er dabei eine höchst überraschende Gelehrsamkeit, besonders auch eine weitgehende Kenntniss der klassischen Literatur. Ebenso wird der Leser, auch wo er die Resultate nicht annehmen kann, die treffliche Heranziehung analoger Gebräuche aus anderen Städten, aus München, Nürnberg, ganz besonders am Schluß aus Basel, gern entgegennehmen.

„Eine Bemühung, die alles Lobes wert ist, ist die Ausrentung des Aberglaubens, eitler Gewohnheiten und alles dessen, was selbigen unterhalten könnte. Religion, Wissenschaften und Sitten spüren davon unmittelbaren Einfluß. Aber insofern sie ihren Ursprung in dem Glauben und Übungen unsrer Väter genommen haben, verliert die Kenntniss des Altertums dadurch ungemein viel, und in der Absicht wäre doch allemal gut, wenn das Andenken wenigstens schriftlich erhalten würde.

¹⁾ Es ist wohl das von Haller a. a. D. Band VI. S. 287 genannte Manuskript des Schwyzers Franz Michael Bueler: „Compendium oder kurzer Begriff des gemeinen eydnössischen Rechtens“.

Ich bin in die keltische Mythologie und ihre Spuren in unsern Landen so weit eingetreten, daß es nicht unschicklich sein wird, einige Lokal-Gewohnheiten anzuführen, die teils abgegangen, teils noch bestehen und das Praktische der heidnischen Religion dieser Lande erläutern. Vergleichen der Krydigladi, der Ffigrind, der Kohlen-Korb zu Zürich, der Umlauf der Thiere zu Basel sind.

Der Ffigrind war eine 1728 abgegangene Gewohnheit, da am Aschermittwoch ein so geheißenes Brustbild eines Löwen mit aufgesperrtem Rachen und greulichen Klauen von der Metzgerzunft in kriegerischem Gepränge in der Stadt herumgetragen und drei Tage nacheinander festliche Mahlzeiten gehalten wurden, wie es auch die ganze Bürgerschaft auf ihren Zünften an dem Tag selbst tat. Man glaubte, daß solches zum Gedächtnis der Tapferkeit der Metzger in dem nächtlichen mörderischen Überfall und Rettung der Stadt a. 1350 geschah.

Der Kohlenkorb war eine Gewohnheit der Schmieden- und Feuerarbeiter-Zunft, an den Hirsmontag, d. h. dem ersten in der Fasten, eben so feierlich einen mit Bändern und sonst gezierten Kohlenkorb herumzutragen, in dem ein Mann saß, der allerhand Possen machte und endlich in den Brunnen vor dem Zunfthaus geschmissen ward.

An dem gleichen Tag zog die Jugend der benachbarten Dorfschaften auch bewaffnet in die Stadt. Die von Wiedikon, nachdem die Nacht vorher die weißen Frauen, d. h. weißbekleidete junge Burische, mit vielem Gewühl herumgelaufen, brachten den Krydigladi mit sich: das waren die von Stroh gestopften Bilder eines Mannes und eines Weibes, die sich die Hände boten und auf einem liegenden Wagenrad standen, welches also zugerichtet war, daß es, indem es gezogen wurde, sich drehte und mit sich die zwei Bilder in einem Zirkel herumschwang.¹⁾

Ich habe über diese Gewohnheiten in alten Schriften nichts gefunden.

Bullinger in seinem *Chronico manuscripto*, VIII. c 2, nachdem er der Metzger Aufzug eben auch für einen Triumph der Metzger gehalten, fährt fort: „Da aber heutzutage die solche ihr herrliche Freiheit und Redlichkeit ihrer Vordern mit eitlen Narrenwerk besudelt und in Vergessenheit gebracht

¹⁾ Die aus den Neujahrsblättern der Musikgesellschaft auf der deutschen Schule — 1713 bis 1812 gab die Gesellschaft Neujahrsblätter heraus — aus den Jahrgängen 1785 und 1786, in diesem Neujahrsblatte reproduzierten Bilder stellen den Umzug am Aschermittwoch (Lokalität: Der innere Neuweg) und den am Hirsmontag (Lokalität: Die Sihlporte) dar. Von 1784 bis 1800 erschienen in jener Serie siebzehn solcher Darstellungen der Vergnügungen der zürcherischen Jugend, mit beigegeführten Strophen von „National-Kinderliedern“. Der Winterthurer Maler und Kupferstecher Schellenberg war der Schöpfer dieser äußerst anmutigen, auch abgesehen von ihrem Kunstwerte kulturgeschichtlich bemerkenswerten Darstellungen.

haben, denn sie tragen wohl der Stadt Fähnli und den Löwenkopf zwischen den Schlachtbeilen herum, und muß derjenige denselben tragen, der in demselben Jahre im Viehkauf den bösesten Kauf getan hat, deshalb? (denn) Mancher nichts anders meint, als er trage darum den „Sfigrind“ herum. Dazu hat man zuerst ein unzüchtig unflätig Spiel getan, eine Braut und einen Bräutigam, um welche eine Menge läuft, Narren und Puzen mit Schellen, Trünklen, Rühschwänzen und allerlei Wüsts. Es ward auch dieser (oder: ein solcher) Umzug gemeinlich nicht anders genannt, als der Metzger Braut, und wirft man endlich den Bräutigam mit der Braut in den Brunnen. Ist also aus der ehrlichen Freiheit nichts anderes geworden, als ein unreines Fastnachtspiel.“

Hospinianus: De festis Christianorum, p. 39, gedenket auch dieser Sache und ihres vermeintlichen Ursprungs, heißt es aber ludicram pompam. Anno 1614 war der Metzger Braut und Metzger abgestellt, mit andern Fastnachtspielen. Hat seither der Umzug der Metzger ein ernsthafteres Aussehen bekommen, so hat er mit dem Ursprung nichts zu tun, in welchem alle die lächerlichen Umstände schon liegen, die Herr Bullinger für neu angesehen hat. Aber die Metzger hatten nichts eigen; dann der Äscher-Mittwoch war vormals bei uns ein allgemeiner Fastnachtstag und die ganze Stadt voll Narrheit, darum war anno 1487 das Herumlafen auf den drei Fastnachten in weißen Hemden, Epheu, Laub u. verboten, und 1490, daß niemand am Äscher-Mittwoch in (Buzenweis) Puzenweise gehen, auch niemand darin den Andern bestärke oder hiezu verleite. Man sieht hieraus, daß der Äschermittwoch ein allgemeiner Tag der Ausgelassenheit gewesen sei, wovon noch die stillen und sittsamen Mahlzeiten der Zünfter allein übriggeblieben sind. Daß der Äschermittwoch kein Tag der Trauer, sondern der allgemeinen Freude gewesen sei, zeigt auch das sogenannte ins Egten-Ziehen, da die ledigen Töchter von den Knaben versammelt und vor einen Pflug gespannt worden, auf welchem der Dorfpfeifer spielend saß. Dieser Zug ging an einen Fluß oder Wasser, in welches der Kerle geworfen wurde. Die württembergische Landordnung enthält ein Verbot darüber. Ich kann bei diesem Anlaß nicht umhin, eine Bekanntmachung von 1433 anzuführen: „Man soll nachsehen und Ordnung schaffen und richten, weil sich (ihrer) etliche Frauen und Männer, Pfaffen und Laien, nachts in Narrenkleidern und Gewand verkleidet, verpuzt und verwandelt haben, daß man sie nicht erkannt, und also nachts auf Wegen und Straßen gegangen sind; darunter war auch die Frau Aebtissin zum Fraumünster und ihre Jungfrau Ursula.“

Vor Alters fingen die Fasten nicht mit dem Äscher-Mittwoch, sondern mit dem folgenden Sonntag an. Der Freude kamen also die Tage zum Besten, die man die vier Tage hieß. Diese Woche war also die rechte Fastnacht-Woche, auf welche die Bachanalia des Heidentums waren verlegt worden. Anno 1350 fiel die Ostern den 28. März, also Äscher-Mittwoch den 10. Hornung.

Die Nacht zwischen dem 23. und 24. Februar, als „S. Mathis-Abend“, da die Mordnacht vorgehen sollte, war also tief in der Fasten, und darum kann ich nicht einsehen, wie die Metzger aus dem Schlachthaus wichtige Dienste haben leisten können. Ich sehe also nicht, daß dieser Umzug mit der Mordnacht einige Verwandtschaft gehabt habe — denn sonst wäre das Anniversarium auf ihren Tag gehalten worden —, wohl aber mit den allgemeinen Fastnachtspielen. Zu Nürnberg ist eine ähnliche Sage. Anno 1368 war allda ein Aufstand wider die Patricios, wie bei uns 1336. Die Metzger allein blieben dem alten Magistrat mit Nachdruck treu, dafür der Kaiser sie mit einem jährlichen Tanz und Fastnachtspiel beschenkte, die das „Schönbartlauffen“ hieß: wahrlich eine kaiserliche Gnade. Zu München haben die Metzger auch einen Umzug; unter andern lächerlichen Aufzügen sind die abzu-dingenden Lehrlinge mit Röhrenschwänzen umhängt, springen in einen Brunnen und werfen mit Wasser auf die Zuschauer, soweit sie können.

Zeit und Umstände des Metzgerumzugs führen uns also auf die Fastnacht oder die *Bachanalia* zurück: sollte kein Anzeichen sein, als die Verkleidung mit Ephen, dieses dem Bacco und seinen Bachanten einzig gewidmete Gewächs, so wäre es genug. Die *Bachanalia liberalia* richteten sich nach dem Eintritt der Sonne in den Widder, d. i. nach dem Anfang des Frühlings, den 17. März, und währten die Feste des *Apollinis Carnei* der Griechen neun Tage bis zum 25., an welchem mit dem *Hilarius* das Fest der *Matris Deum* anfang, welches den 27. endigte, den Tag, der mit *Lotio* oder *Lavatio* bezeichnet war. Nachdem aber die Kirche die großen Fasten auf Ostern eingeführt, wurden diese Lustbarkeiten, die nicht ausgereutet werden konnten, an dieselben verlegt und zur Fastnacht gemacht.

Diese *Dea Mater Cibala* und die *Isis* sind ebendieselbe, und dieser letzte Name wurde der gewöhnlichere, als die *Mysteria Graeca* in dem dritten und folgenden Saecula so sehr überhand genommen, wie denn auch in unsren Landen der Dienst der *Isis* so gewöhnlich geworden, daß die Spuren ihrer Tempel noch bekannt sind. Nicht nur sieht man die Vorstellung der *Dea Matris* überall mit Löwen begleitet als das Sinnbild der Sonne, sondern man setzt ihr sogar einen Löwen-Kopf auf; wie die *Isis* in der *Tabula Isiaca* in dieser Gestalt die Hauptperson ausmacht. Wenn wir nun jetzt noch einen großen mißgestalteten Kopf „Grind“ heißen, so ist genug erwiesen, daß der *Isigrind* der Metzger nichts anders sei, als das Bild der *Isis* oder *Matris Deum*, d. i. der fruchtbaren Erde, wohin denn auch alle andern Umstände leiten: die Braut und Bräutigam in ihren unzüchtigen Stellungen beziehen sich auf die Schwängerung der Erde; die Schellen sind die Cymbalen, die der *Matris Deum* eigen waren; die Röhrenschwänze bedeuten den Dämonen der *Mysterien*.“

(Im folgenden verbreitet sich der Verfasser noch weiter eingehend, unter Heranziehung zahlreicher analoger Erscheinungen, über den Dienst der Isis; er findet auch für den den Zug der Metzger begleitenden Bären eine Anlehnung an den zahmen Bären, der zu Cenchreae in Weiberkleidern in einem Tragsessel bei der Prozession mitgeführt worden sei. Ähnlich sei der Kohlenkorb ein Überrest der Feste des Bacchus).

„Der Krydigladi stimmt in seinem Namen mit der Sache überein. Crwydro heißt vagatio, Crynder rotunditas. Jener wunderliche Name ist also nichts anderes, als der nach der Auffassung sich in die Ründe, in einem Kreise herum drehende Sonnenkörper. Auf den alten, besonders den sizilianischen Münzen wird diese Eigenschaft der Sonne sehr artig dargestellt, durch einen mit Flügeln, Schlangen und Kornähren gezierten Kopf mit drei davon ausgehenden, um ein Centrum herumlaufenden, oft auch geflügelten Menschenfüßen, die die drei Jahreszeiten bedeuten. Das Rad ist eine unter den Symbolis der Sonne sehr bekanntes Sinnbild, daher der Griff mit dem Rad in Münzen, Gemmen, u. s. f., und sein Zeichen in so vielen keltischen Münzen und in den Runenstäben zur Bezeichnung der Julfeste. Der Krydigladi ist also das Fest der Vereinigung der Sonne mit der Erde. Der Mann und das Weib sind eben der Bacchus und Ariadne, die auf den Münzen so oft auf einem Wagen von Löwen oder Leoparden geführt werden. Um dieses näher zu imitieren, setzte man den Gott bald einzeln, bald allein auf einen Wagen, der von den in Löwen und Pantertiere verkleideten Bachantinnen gezogen wurde, welches die Zeremonie des in Egten gezogenen Pseifers ist. An die Sitte in Zürich erinnert, daß auch in München die Bauernkinder dergleichen drehende Bilder in der Stadt herumführen.

Dieses war eigentlich das Fest der Lupercalien der Römer oder der Dionisiorum der Griechen. In den Römischen Kalendern findet sich Lotio, V. Kal. Martii, d. i. 25. Februar, mit welchem die Bachanalien endigten, die den 17. angefangen hatten. Sie währten also ueun Tage. Ebenso lang ist es von der Herren-Fastnacht bis an den Hirs Montag.“

(Hier will der Verfasser den Namen dieses Tages mit den Hirschen in Verbindung bringen, die mit den Sonnenfesten im Zusammenhang stünden, und hinwider auch jene obengenannten in Wiedikon und Altstätten herumlaufenden „weißen Frauen“, wie bei den Festen des Bacchus und der Sonne die Diener weiß gekleidet gewesen seien, die Männer in Weiberkleidern.)

„Das Dorf Wiedikon, die Bewahrerin dieser Feste, liegt am Fuß des jetztgenannten (Metliberges) H ö e t l i b e r g e s, der ehemem F ü t l i b e r g geschrieben worden und das Ansehen hat, vor Alters auch verehrt worden zu sein, wie auch noch jetzt eine Gewohnheit übriggeblieben ist, am Auffahrtstage selbigen

zu besteigen, um sich da zu erlustigen. Ein niedrigerer Vorsprung des Berges heißt Manegg.

Vielleicht irre ich; doch bedünkt es mich, eine Gegend am Zürichsee verdiente bemerkt zu werden. Zwischen den Gemeinden Stäfa und Männedorf erstreckt sich gegen Mittag in den See ein hohes Vorgebirglein, der Lattenberg¹⁾ genannt; über demselben steht das Dörflein und ehemalige Burgstall Ullingen, jetzt Ullikon. Und das Wappen der Gemeinde Stäfa enthält die Ffis mit einem Kamm und Krug²⁾, ohne Zweifel von irgendeinem heidnischen Monument her genommen, eben wie das Wappen des Amtes im Wagenthal oder sogenannten Freien Ämter, wo viel Ffaische Monumente vorkommen, eine von einer Schlange umwundene Säule vorstellt, die in Münzen zc. so oft vorkommt.

Unter die Überbleibsel des Heidentums unserer Väter gehören der Umlauf der Tiere und Anderes zu Basel. Es geschieht nämlich in der dortigen Kleinen Stadt, daß den 20. Tag des von Weihnachten an gezählten Jahres oder den 13. Januar nach jetziger Rechnung ein verkleideter Löwe herumgeführt wird, der bei dem Trommelschlag tanzt und endlich seinen Führer, „Uli“ genannt, in den Brunnen wirft, welche Sitte man die kalte Kirchweih heißt. Acht Tage hiernach tanzt ein Wildermann, und wieder nach acht Tagen ein Greif, doch ohne Taufe. Jede der drei Zünfte haben daher die Namen und Zeichen; jede veranstaltet diesen Tanz und begeht ihn mit dreitägigen Mahlzeiten. Dies heißen sie ihre Freiheiten. In der Großen Stadt halten die Weber auch einen Umzug mit einem Greifen im Fahnen. Die Gesellschaft zur Krähe führt diesen Vogel. In der Spalen-Vorstadt zieht ein alteidgenössisch bekleideter Soldat um mit einem Weibe. Man sieht in diesen Zunftgebräuchen die Ähnlichkeit mit den zürcherischen der Metzger und Schmiede. Vor einigen Jahren hat es viele wunderliche Meinungen über die Ursachen der baslerischen Gewohnheiten gegeben; aber sie sind auch nichts anderes als Bachanalia, die sich auf die Mysteria des Mithras beziehen.“

(Am Schluß wird das noch weiter ausgeführt, besonders auch den Namen „Uli“ in Verbindung damit zu erklären der Versuch gemacht.)

* * *

Band XVIII der Manuskripte enthält nur Stücke, die sich auf die öffentliche Tätigkeit des Verfassers beziehen, auf Dinge, welche hauptsächlich die

¹⁾ Schinz denkt da augenscheinlich an eine Ableitung von einem Namen eines Gottes Latus, mit dem er sich in den hier nicht abgedruckten Zwischenabschnitten mehrfach beschäftigt.

²⁾ Die heilige Berena, Kirchenpatronin von Stäfa.

Arbeitskraft für Schinz in Anspruch nahm. Das war die Leitung des Salzamtes in Zürich, die für Schinz wichtige Aufträge über die Grenzen der Schweiz hinaus bedingte.

Ganz besonders hatte Schinz im Jahre 1767 eine Reise auszuführen, durch die Angelegenheiten des Salzamtes in Ordnung zu bringen waren. Sie ging zuerst nach Innsbruck, dann über Salzburg, Reichenhall und Berchtesgaden nach München. Schinz hat darüber teils einen Reisebericht mit einer Fülle von Beobachtungen, dann eine einläßliche Rechenchaft über die in Innsbruck durchgeführten Unterhandlungen ausgearbeitet. Jene erste Berichterstattung zeigt, mit welcher Aufmerksamkeit sich der Reisende nach den verschiedensten Seiten in dem von ihm besuchten Lande umfah. Die Schilderung der Vertragsschließung enthält zahlreiche einzelne Punkte, die in eigentümlicher Weise die Auffassungen jener Zeit beleuchten, die Umständlichkeit, mit der solche Sachen behandelt wurden, die ängstliche Sorgfalt, die der Vertreter des zürcherischen Staates darauf legte, daß ihm die erforderlich scheinende Ehre in Titulatur und Zeremoniell nicht geschmälert werde. Endlich wird noch aus der Vorstellung des Besuchs im Salzbergwerk zu Hall hervorgehen, wie genau der Vorsteher des Zürcher Salzamtes die technische Seite der Dinge verstand, die sich auf sein Amt bezogen.

Eben in Band XVIII der Sammlung der Schinzschen Manuskripte — Stadtbibliothek Manstr. 3 — sind diese Beiträge zur Geschichte des Salzgeschäftes vereinigt. Druckschriften sind vorn und dazwischen eingeheset, ganz vorn im Bande: „Ursprung und ächte Eigenschaften des Hall-Innthalischen Kochsalzes bei Gelegenheit eines von Herrn Wolfgang Thomas Rau in Druck gegebenen sogenannten medizinisch- und chemischen Gutachtens, verfaßt von Niclaus Sterzinger, öffentlichen Lehrer der Medizin auf der Kayserl. Königl. Schule zu Innsbruck“ (1757: gedruckt zu Innsbruck bei Michael Anton Wagner, Kayf. Kön. Hof- und Universitäts-Buchdrucker und -Handlern), weiter eben dieses Gutachten des Dr. Rau (Geißlingen, 18. Juni 1756), endlich als „Avertissement“ ein Gutachten Sterzingers über den Versuch, wie sich die echten Eigenschaften des Hallischen Kochsalzes zum lothringischen Kochsalze verhalten.

Auf die von Schinz ausgeführte Reise bezieht sich erstlich eine „Diarium“ überschriebene Aufzeichnung.

Diarium.

„Nachdem die Hall-Innthalischen Salztraktate mit Februar 1766 wieder zu Ende gegangen, so hätten solche gewohntermaßen schon ein Jahr vorher wieder erneuert werden müssen. Wohlbedachterweise aber wollte man hierin nicht eilen, teils aus Affektation der wenigen Begierde nach dem tirolischen

Salze, teils um den Verschleiß des alten Magazin-Salzes zu befördern, sonderheitlich aber auch die gehörigen Proben zu machen, wie das so sehr anrühmende Salz von den neuen Pfannen ausfallen werde, welches um so nötiger war, als man den Verkauf für das Künftige nach dem Gewicht proponiert hatte.

Deswegen, ohngeachtet schon die Invitoria auf den 15. Februar eingelangt, verschob man doch die Erneuerung auf den kommenden Frühling, deswegen nach gepflogener Korrespondenz mit dem Salzamt Bern und Herrn von Tausch der Junius beliebt worden ist.

Ich reiste deswegen auf Befehl M. Gn. H. den 9. Juni morgens von Zürich ab, in einer Chaise mit Überreuter Schweizer und einem Bedienten en livrée über Schaffhausen, Stockach, Markdorf, Weingarten, Leutkirch, Kempten uff. und langte gesund in Innsbruck an, Mittags den 13. Juni.

Man war bisher gewohnt gewesen, die Reise in Vitière und der Stadtfarbe zu machen, über St. Gallen, Lindau uff. Die notwendige Eilfertigkeit aber und die elenden Wege auf Rorschach entschlossen mich zu der genommenen Route, wodurch aber auch die bisherigen Komplimentierungen unterblieben sind. Doch hatte Herr von Jenisch von Kempten ex commissione magistratus die Entschuldigung bei seiner Durchreise in Innsbruck nach Bozen abgelegt, es sei an Herrn Stadtmüller nichts avisiert worden: sie behalten sich deswegen solches bei der Rückreise vor.

In Kempten trafen mich an der Herr Burtenbach, der die Procura von dem Salzamt Bern hatte, in Kompagnie seines Schwagers, Herrn von Harder, um zugleich ihren eigenen Kontrakt zu schließen, und Herr Ratsherr und Stadthauptmann von Pfister, der zürcherische Faktor in Lindau, der unter der Ragion von A. Grammers sel. Erben seinen eigenen Traktat erneuern wollte."

(In diesen Zusammenhang gehört ein neues, als „Observationes“ an anderer Stelle eingeschaltetes Stück, das die Reise von Kempten nach Innsbruck beschreibt und einläßlich über Innsbruck handelt. Weißbach, mit dessen Nennung die Reiseschilderung beginnt, ist ein Teil der Gemeinden Pfronten und liegt kurz vor Reutte, wo die Reisenden in das Land Tirol eintraten.

Observationes.

„Das Tal ist von Weißbach an sehr enge. Eine Viertelstunde hieher Ehrenberg ist eine Linie angelegt, so das Tal schließt, eine Zange und Halbmond mit hohen Nebenbatterien flankiert. Das Schloß Ehrenberg kommandiert das Tal, welches es in zwei teilt. Es sind an der Claus starke Werke, so bis auf die höchsten Gipfel geführt sind.

Ob Leermos stehen die Berge Wetterstein und Sonnenspitz.

In diesem Tal sind sehr viele Dörfer, ohne abzufragen, daß sie sich von dem wenig fruchtbaren Grund ernähren können. Es wachsen keine Bäume,

als schlechte Lärchen, Föhren und Tannen. Die Leute ziehen darum auch meist im Sommer weg, mit Krämerei u. s. f.

Zu Barwies und Telfs fängt sich das Tal an zu eröffnen in die schöne Plaine, durch welche der Inn fließt und welche bis nach Ruffstein fortgeht. Die Felsenwände, so gegen Mitternacht stehen, sind alle von Kalkstein, die auf der mittägigen Seite von Schiefer, daher auch die Wasser und Brunnen der letzten Seite gesunder sein sollen. Bausteine haben sie keine andern, als einen Nagelfluë, der sich verwittert.

Eine Stunde von Innsbruck ist die berühmte Martinswand. Wäre schon der Weg dazu nicht verbessert worden, da selbst die Kaiserin solche unternehmen dürfen, so sieht man doch wohl, daß es glaublicher sei, Maximilian sei durch natürliche Hülfe wieder herabgekommen.

Man pflanzt ungemein viel türkisch Korn; die Bauern finden es besser, als Korn, weil sie Alles, sogar die abgeschlagenen Kolben, dem Vieh geben, und behaupten, es produziere viele und gute Milch.

Der Flachs ist eine andere treffliche Produktion dieses Landes, dessen Ausfuhr verboten.

Die Straßen werden mit ungemeinen Kosten aller Orten repariert und neu gemacht. Herr Gubernial-Rat von Laicherding unterstützet hierin den Herrn Präsidenten. Die Regierung sieht nach vielen Versuchen, daß die Fabriken nicht aufkommen wollen und daß folglich in Absicht auf den Verdienst des Landes nichts erspriesslicher sein kann, als die Expedition. Zu dem Ende hin gedenkt man die vor ein Paar Jahren gemachten neuen Tarife wieder zu erleichtern. Der Plan aber hat hauptsächlich die Absicht auf Triest und auf die Schweiz. Man möchte deswegen sowohl die alte Straße durch das Etstal von Bozen auf Gurns (wo noch die alten Niederlagshäuser stehen) und Marienberg, als auch von Innsbruck über Landeck und Finstermünz und Wormser Joch auf Chiavenna wieder einrichten, in der Meinung, daß dieser Weg sogar den Zürcher Gütern auf Mailand dienlich sein könnte. Dermalen ist der Geheime Rat von Müller in Bünden und hat unter andern Kommissionen auch solche auf sich, die die Einleitung der Straßen betreffen.

Ein Tagelöhner, der an der Straße arbeitet, hat 20 Kreuzer und ist nur auf zehn Stunden gehalten. Ein Maurer, Zimmermann u. s. f. hat sonst nur achtzehn; arbeitet von 5 Uhr bis abends um 6 Uhr.

Taggeld für einen Gubernial-Rat, der in Kommission reist, ist 6 Gulden 40 Kreuzer.

Die neue Straße, die die Expedition nach Bregenz führen und diesem Ort zum Nachteil von Lindau aufhelfen soll, geht von der alten Straße erst zu Weiler unter Simmerberg ab; auf Lindau geht es über die Rucksteig, auf

Bregenz über den Pfänderberg. Dieser neue Weg hat 40,000 Gulden gekostet, werde aber nicht viel nützen.

Innsbruck ist an sich eine der kleinsten Städte. Bei Anlaß der Mariage¹⁾ ward das Thor und die Mauer, so es von der Neustadt sünderte, niedergeworfen und der Graben ausgefüllt, welches zu großer Zierde gedient. Der Triumphbogen ist von schlechter Nagelslue erbaut. Die Bildhauerarbeit ist annoch von Gips und hat der Stadt doch 15,000 Gulden gekostet. Die Kaiserin will ihn ausbauen lassen. Wie man sagt, wird die äußere Seite sich auf die Mariage, die innere auf den Trauerfall des Kaisers beziehen. Die Hofburg wird schon gebaut; der Ort, wo der gestorben, ist jetzt eine Kapelle, und wo er nieder gesunken, steht der Altar mit Marmorbildern, die aber sehr schlecht geraten sind, sonderlich in der Draperie (der Bildhauer heißt Sartori). Die Kaiserin hat da ein Stift von 12 adeligen Damen errichtet; jede hat 500 Gulden, und sie leben in Gemeinde.

Das Grabmal Maximilians ist in der Arbeit, Zeichnung und Perspektive zum Erstaunen schön. Der gemeine Mann glaubt, der Künstler Collin von Mecheln habe das Sekret gehabt, den Marmor lind zu machen. Ein Feld enthält die Einsetzung Maximilian Sforzas in sein Herzogtum Mailand mit Hülfe des Papstes und der Schweizer: Wer tat wohl weniger dazu, als Maximilian?

Die Universität wird dermal nicht stark besucht, sind nur 3 bis 400 Studiosi. Diesen Abgang schreiben sie sehr der hohen Valuta zu, da man anderswo wohlfeiler sein könne: — ehemals seien auch viel Baiern hier gewesen; es sei ihnen aber verboten worden, eben wie par repressaille den Tirolern.

Der Pater Weinhard S. J., Professor für Physik und Mathematik, scheint ein sehr geschickter Mann. Er hat einen schönen Apparat zu der Experimental-Physik unterhanden, auch sehr viele Maschinenmodelle. Neben andern Experimenten sind diejenigen mit dem parabolischen Spiegel und elliptischen schön. Jene haben etwas zu 3' in Diameter, von Gips und vergült; beide stehen etwa 60 Schuh von einander. Allda hängt auch das Porträt des Anich, eines nicht längst im 43^{1/2} Jahr verstorbenen Bauern, dessen Vater ein Kohlbrenner war und der erst in seinem 28. Jahr angefangen, schreiben und lesen zu lernen; auch hörte er nicht gut und stammelte. Er war ein Dreher und machte Spinnräder. Er bekam Lust zu den Wissenschaften der Mathematik usw. und bat deswegen obigen P. Weinhard um einige Anleitung. Dieser wollte ihn zwar zu seinem Beruf zurückweisen, aber vergeblich. Seine zwei Hauptarbeiten sind zwei Globen von 3 Fuß im Diameter, die Zirkel von Messing und

¹⁾ Es ist die 1765 geschehene Vermählung des nachherigen Kaisers Leopold II. gemeint; während der Festlichkeiten starb Kaiser Franz I.

sauber gestochen; der Meridianus aber ist von Eisen, sehr künstlich von Messing überzogen. Die Bewegung ist ungemein leicht, und durch eine an dem Horizonte angebrachte Pendeluhr wird der Globus durch die Grade des Äquators bewegt. Diese sind nicht nur zierlich geschnitten, sondern auch die Figuren brav gezeichnet und punktiert. Seine Art war besonders: den Ochsen fing er an bei den Hörnern; dem Krebs hat er eine Art Schärpe und einen konkaven Schwanz gemacht, weil er in seinem Leben noch keinen gesehen hatte. Alles dieses ist von seiner eigenen Arbeit. Auf Befehl machte er die Spezialkarte von Tirol, welche überaus mühsam ist, etwa 8' hoch. Sie wird nun kopiert und soll in etliche Tabellen und Kupfer kommen. Er ging immer hier als ein Tiroler gekleidet, ohne einigen Stolz. Man erzählte bei diesem Anlaß von einem Bauern, der blind war und die schönsten Uhren gemacht hat.

Die Häuser der Stadt sind alle mit langen Schindeln bedeckt, und zu Vorsorg auf die Feuergefährde geht über die Firste der meisten Häuser ein hölzerner Gang, auf dem etliche Eimer mit Wasser unterhalten werden.

In der Münze zu Hall sind die Walzen der alten Mühle-Münzwerke. Der Schmelzofen ist ein eisernes Faß ohne Boden, etwa 2 $\frac{1}{2}$ ' im Diameter des Bauchs; doch werden bei 1000 Mark darin geschmolzen. Der Schwung des Balanzier wird durch einen ledernen Riemen aufgehallen, der an einem schief in den Boden gelassenen Balken hanget, über eine Welle geht und ein Gewicht von etwa 8 Zentner unter dem Boden trägt. Sie gebrauchen zu großen und kleinen Münzen nur einen Stock, ändern aber die Schwunggewichte.

Das Fuhrwerk ist sehr leicht. Sechs Faß Salz führen sie mit zwei Pferden. Wann sie einen Wagen Holz abladen, schmeißen sie ihn um. Das Holzhacken ist auch vorteilhaft. Die Schlitten haben sie, wie in Baiern, mit vier Ruchen.

An dem Inn fangen sie das Holz auf, indem sie Balken wider den Strom stellen, an Seile gebunden, so sich mithin auf dem Wasser erhalten. Könnte man nicht auf solche Art die Gewalt der Ströme brechen?

Man hat hier eine Erzählung von dem Haimon, einem Riesen, der noch ein Heide sein soll und in der Gegend des Klosters Wiltau gewohnt, welches er auch gestiftet habe. Zu Seefeld wohnte ein anderer Riese Turst. Diese waren Todfeinde und hat einer den andern wirklich umgebracht. Ihre Statuen stehen vor der Kirche zu Wiltau.

Man hat hier auch Erzählungen von alten Drachen und zeigt ihre Höhlen. In der Kirche zu Wiltau wird eine Drachenzunge gewiesen. Das Gefrorenmachen ist überall geglaubt.

Die Sill ist ein Waldwasser, so bei Innsbruck in den Inn läuft, unserer Suhl sehr ähnlich. Dieser Name scheint appellativ und gemein gewesen zu sein.

Das Schloß Ambras bedarf meiner Beschreibung nicht; es ist allerdings merkwürdig. Die Waffen so vieler Fürsten und Helden und die alten Turnierrüstungen sind zu sehen; was aber von vielen zu halten sei, läßt sich schließen aus der ganzen Rüstung Herzog Hermanns von Schwaben im X. oder XI. Säculo, die denjenigen aus dem XV. und XVI. ganz gleich ist. Sehr schön sind 21 Brustbilder von Erz römischer Kaiser, mehr als Lebensgröße, so Karol V. von Rom gebracht; an diesem Ort stehen auch noch sehr viele Marmorsteine und Brust- und andere Bilder. Der Schatz an Münzen und Medaillen ist ungemein groß, aber auch sehr viel Falsches und Gegoffenes. Dem . . . ¹⁾ schreiben sie hierin viel Untreu zu. Kaiser Franz fand hier viel Vergnügen und Anlaß, seine Sammlung in Wien zu ergänzen.

Unter den Manuskripten sind die Zeughausinventarien Kaiser Maximilians in drei Bänden von Pergament schön, wo alles bis auf das kleinste fein abgemalt ist. Die Namen sind sehr wunderbar, und ich erinnere mich, in dem Original des Fuggerischen Ehrensiegels gelesen zu haben, daß, als der Fürst von Anhalt bei einer Belagerung in den Niederlanden die ersten Mörser gebraucht, er solche Gott Vater, Sohn und Heiligen Geist geheißten, weil die Bomben von oben herabkommen. Es sind auch allda Turnierbücher, in deren einem alle diejenigen gemalt sind, die Maximilian getan hat unter dem Namen Fridel, eine Bibel in deutschen Versen aus dem XIV. Säculo, darin alle Bataillen turniermäßig vorgestellt, und die Himmelfahrt Eliä ist also vorgestellt, daß er auf einem Wagen von zwei Ochsen einen steilen Berg hinaufgezogen wird.

Eine detaillirte Rolle teilt mit, daß die Ausbeute der Bergwerke zu Schwaz von 1516 bis 1576 gewesen sei 1,210,257 Mark Silber, und daß gemünzet worden seien 4,493,844 Taler.

Zu der Naturhistorie findet man beträchtliche Sachen. Es sind unter andern die Porträts einer Familie, deren Vater ganz haarig, wie eine Katze, die Mutter ein nicht unschönes Weib; eine Tochter und ein Sohn sind wie der Vater. Es sind auch verschiedene Porträts von extra groß gewachsenen Leuten. Herzog Ferdinand hatte einen Kerl an seinem Hofe, der der tridentinische Bauer hieß; er steht da im Harnisch und Federbusch: ich habe ihn 8 französische Schuhe hoch gemessen. Sein Kamerad am Hofe war ein Zwerg, der neben ihm steht, auch geharnischt, der Tammlizwerg genannt; er hat 2' hoch. Doch soll dieser jenem einmal eine Maulschelle gegeben haben.

Die Malereien sind sehr kostbar; diejenigen in den Zimmern sind sehr beschädigt. Ich habe Rudolf von Habsburg observirt, sehr alt auf Tuch, so mit der Beschreibung dieses Monarchen besser eintrifft, als irgend eines, so ich gesehen.

¹⁾ Ein nicht genau zu lesendes Wort: etwa Her.o?

Zu Hall ist die Wasserleitung zu dem Münzwesen darum merkwürdig, weil man ehemals darunter durch in die Stadt fahren mußte. Da man aber eine neue Pforte machte zu Empfang der kaiserlichen Herrschaften, so ward ein Stück davon unter dem Boden durchgeführt, so daß es wieder in den alten Kanal hinaufstieg, so hoch es gefallen war, was Herr von Menz eingerichtet hat“.

(Damit hat Schinz Hall erreicht, das ihn als Platz der Salzgewinnung ganz besonders interessiert. Sehr einläßlich führt er das in diesen Dingen Gesehene aus.)

„Von Hall aus hat man $1\frac{1}{2}$ Stunden durch einen guten Weg zu reiten, hinter den Gebirgen durch. In diesen Tälern sieht man Gedenkzeichen von Schneelawen, einer von 1529, so drei Mann erschlagen, einer andern, so das Thal wohl 60 Fuß hoch aufgefüllt.

Von dem Abjamer-Tor zu Hall, so über dem Inn wohl hundert Fuß hoch, bis an das Mundloch vom Erzherzog-Berg, als das unterste Gewerk, ist die Perpendikular-Höhe 320 Stäbel, d. i. 1120 Tiroler Fuß mathematisch gemessen. Von da bis zu dem obersten oder Oberberg-Gewerk — geöffnet 1272 — und dessen Einfuhr sind 140 Stäbel, bis weiter zum Wasserberg 30 Stäbel: also stehen sämtliche sieben Gewerke — Wasserberg, zu der Einwässerung, Oberberg, Mitterberg, Steinberg, Königsberg, Kaiserberg, Erzherzogberg, die drei letzten 1492, 1563, 1648 geöffnet, je tiefer, je schlechter — in einem Spatium von 490 Fuß, mithin bis an das oberste Gewerk vom Fluß aufwärts an die oberste Einfuhr eine Höhe von 1800 Fuß. Es sind da die allerrauhesten Felsen, davon man einen das Joch heißt, und der Schnee lag noch bis daher. Die Bäume sind schwach. Die Gemsen aber lassen sich nur in den stärksten Wintern bis da herunter. Alle diese Gebirge sind ein Kalkstein, so daß sie auch stark verwittern. An dem habitu exteriori aber gewahrt man nichts Besonderes. Über dieses Joch herein kommt alles Bauholz.

Das Stäbel ist das angenommene Bergmaß in Form eines Spazierstockes, hat $3\frac{1}{2}$ Schuh und wird in acht Teile geteilt.

Wir fuhren in das Mitterberg-Gewerk ein, wohl 360 Stäbel weit, ehe wir zu dem Kern kamen, d. i. in dem Salzstein. Wir hatten anfangs eine leetichte Erde, hernach eine Lehmwand mit Gipsadern unterschossen, oder Fraueneis-Teilen, Quarz, so einen schönen Glanz machten, mehrtheils aber eine Erde, wie bei der Einfahrt, daher der Stollen auch meist mit Holz versperrt ist. In dem Kern selber wechseln oft diese Lagen der Steine ab.

Die gemachten Observationen geben mit, daß der Salzberg eine Dvale ausmache, etwas, was man auch in den Gewerken von Steiermark gewahrt wird, auch in Hallstatt in Osterreich, ebenso in Ischl. Unter dem gemeldeten Erzherzogberg findet sich nach genauer Untersuchung kein Salz mehr; mithin müssen die Werke immer ob sich getrieben werden.

Die Einfahrten der sieben Werke sind schier über einander, und die Gänge gehen nach einer Strecke über einander fort, wobei aber die genaueste Messungsart sehr notwendig, damit die Stuben, Sinkwerke und Stollen also eingerichtet werden, daß keines dem andern Schaden bringe oder es ruiniere. (Der Stollen des Königs-Werkes ist der längste, geht 1500 Stäbeln in den Berg hinein.) Ich bewunderte, wie solches möglich, da die Richtschnur nur 20 Stäbel lang und die angehängte $\frac{1}{2}$ Zirkel auch nur $\frac{1}{2}$ Schuh im Diameter, der Kompaß nur 2" im Diameter hatte; dieser Kompaß ist in Stunden eingeteilt, jede Stunde in zweimal vier Teile und diese Vierteile in halbe.

Das Wasser zu den Salzstuben wird ob den Gewerken im Wasserberg gesammelt und samt dem Bergwasser selbst in und aus diesem mit Teucheln geführt. Daher die Schachte auf 30 Stäbel um ein Stäbel sinken.

Die Fabrizierung dieses Salzes geschieht durch eine Auslaugung; aber kaum ist eine chemische Operation im Größeren geschehen. Zu diesem Ende haben sie die Stuben, welche vertiefte Gehalter sind, die mit Wasser ausgefüllt und durch Bilten so perpendicular in die untern Werke gehen und endlich durch einen einzigen Ausgang abgezapft werden können. Dieses in die Stuben eingelassene Wasser nun greift die Salzsteine oben und von allen Seiten an, saturiert sich mit dem Salz, und das Sandichte und Gipsichte fällt in einen Schlamm zu Boden.

Diese Stuben werden, nach der Güte des Kerns, 2 oder $2\frac{3}{8}$ Stäbel hoch gemacht, und der Schlamm bleibt nach der nämlichen Güte mehr oder weniger hoch liegen, ein Stäbel, $1\frac{1}{8}$. Das vergütete oder saturierte Wasser aber wird die Sur geheißten. War also diese Vergütung vollkommen und hält das Wasser die Probe, so kann das Wasser nicht mehr angreifen, sondern wird abgelassen, entweder in die Surstuben, wo ein Vorrat behalten wird, oder in die Teuchel nach den Salzpflanzen.

Die Hauptsache ist also die Bauung dieser Stuben, mit welchen nach und nach der ganze Kern durchwühlet wird. Alles übrige bezieht sich auf die Zugänge dazu, Zu- und Ableitung des Wassers.

Diese Bauung geschieht entweder nach der alten Größe einer Stube, oder sie werden erweitert oder neue gemacht.

Die neuen Stuben werden also gemacht: man treibt einen Stollen; von diesem Stollen aber werden Nebengänge geführt, welche einander kreuzen, so daß eine Säule von $1\frac{1}{2}$ Stäbel dick und hoch stehen bleibt. In diese Gänge wird das süße Wasser eingelassen, welches die Säulen zusammenfrißt und eine Stube verursacht. Die Erweiterung der Stuben geschieht auf die nämliche Art.

Wann eine Stube wegen der Nebengewerke nicht mehr kann erweitert werden, so fährt man in die Höhe, weil nämlich das Wasser ein Stäbel zirka

von der Decke auflöst und folglich ein jedes Mal die obere Fläche so viel höher zu stehen kommt. Wann die Stube abgezapft ist, so muß sie von dem Schlamm gereinigt werden, welcher auch so weit abgegraben und aus dem Berg weggeführt wird.

Die größte dieser Stuben ist in dem Königsberg; sie heißt die Sechswerke, weil sechs Werke allda zusammen gebrochen worden. Sie ist $2\frac{3}{8}$ Stäbel hoch und faßt 613,679 Ohren Wasser. Es braucht ein Jahr Zeit, solche zu füllen, um die Sur zu vergüten, zwei Jahr aber, zu säubern. Aus dieser Stube allein ist man im Stande, das eine Sudwerk bis 40 Wochen — das ist ein Jahr, mit Hinzurechnung der Zeit, da die Pfannen ruhen — zu versehen und 260,200 Zentner Salz zu kochen.

In diesem Bergwerke arbeiten jetzt gegen 400 Personen in verschiedenen Klassen unter sechs Offizieren; sie steigen von Klasse zu Klasse. Die Hauer oder Knappen kommen im Lohn auf 3 fl. wöchentlich, die eine Woche an Korn, die zweite an Schmalz, die dritte an Weizen, die vierte an Geld. Diese arbeiten sechs Stunden und haben wieder zwölf Stunden Ruhe. Es ist eine sehr beschwerliche Arbeit, durch den Kern zu hauen, wegen dem salzichten Staub, und man observiert, daß die Körper dieser Leute sich länger vor der Verwesung erhalten. Wird ein solcher Hauer untauglich, so kriegt er zu seinem Unterhalt der Woche so viel Kreuzer, als er Jahre in dem Werk gearbeitet. Die Witwe erhält 12 Kreuzer, die Kinder 3 Kreuzer; ist ein solches untüchtig, so hat es 4 Kreuzer wöchentlich.

Diese Sur nun wird in hölzernen Teucheln von 3" weit den Berg hinuntergeführt. Unterwegs sind etliche Saurstuben, um die Sur darein laufen zu lassen, wenn die Teuchel ohngefähr Schaden leiden, und so kommt das Wasser zu den Pfannen.

Die Ohr Sur kommt bis dahin zu stehen auf $5\frac{9}{20}$ Kreuzer. Der Salzberg kostet 40,000 Gulden jährlich zu bauen.

Dermalen arbeitet man auf zweierlei Werken, nämlich der alten und der neuen Pfanne.

Der alten Pfannen waren zwei . . . von 59' zirka im Quadrat. Die Sur wird durch ein Rad geschöpft und 28" im tiefsten, am leichtesten 12" hoch hineingelassen.

Alle zwei Stunden ist ein Sud vorbei. Das gibt zwölf Stock, $1\frac{1}{2}$ Zentner. Das Salz wird mit Lebensgefahr herausgezogen, die Pfanne wieder mit Sur gefüllt, und so fortgefahren. Alle acht Tage wird sie einmal ausgelöscht — dann bleibt sie 24 Stunden kalt — und von dem steinharten Salz, Kern (das viel Gips hat), so schlechtes Salz ist, gesäubert.

Die Pfanne ruht auf Säulen von Ziegelsteinen, so etwan $2\frac{1}{2}$ Schuh von einander stehen, deren gegen 400 sind. Diese Art ist sehr verschwenderisch

im Holz, und es ist unmöglich, daß das Feuer sich gleich austheilen möge. Es braucht 2890 Klafter, 9' hoch, 8' breit, $5\frac{1}{2}$ lang, ein Sutt 80 Klafter und, je nach der Luft, auch 70.

Einige nun ziehen das Salz mit großen Krufen an die Borde der Pfanne; andere heben solches mit der Schaufel heraus in die dazu bereiteten Füederle, so daß solcher Gestalt ein abgekürzter Conus formiert wird.

Hieraus entsteht zweierlei Salz: das Pfannensalz, da die Stücke lediglich an der Luft getrocknet werden, indem man sie eine Zeit lang stehen läßt — zwei Stunden in der Abtiefung, drei in der Trockenstatt, vier hernach in der Urent —, und das Pfisfel-Salz, da nämlich ein Ort ist, wo der Rauch und Feuer von der Pfanne durchzieht. In diesen Ort werden die urentierten Füederli gestellt, eine Zeit lang gelassen, welches Pfiseln heißt. Sie werden dadurch ganz schwarz an der Superficies, und der Glaube ist, es sei dieses schwarze Salz besser, als das weiße, welches seinen Grund wohl darin haben mag, daß dieses Salz die überflüssige Feuchtigkeit verloren.

Achtzehn dieser Füederli werden zusammengenommen und zerhackt, und aus demselbigen sechs Faß gefüllt. Man hat alle Not, solche hereinzustofsen; doch ist die Probe gemacht worden, daß, als man ein solches Faß geleert und wieder gefüllt, solches bis an zwei Hände tief nicht voll geworden ist.

Dieses Salz hat diesen Hauptmangel, daß es 20 % und weit mehr abschwemmen kann, welches dann eine Ungewißheit und Unsicherheit in dem Commercio verursacht, die sehr beschwerlich ist.

Diesem abzuhelpen, hat man auf allerhand Art die Trocknung des Salzes mit der möglichsten Holzsparrung zu befördern gesucht. Herr von Nagel wollte eine Trocknung durch die Luft zuwege bringen, an einem Ort, wo die schönen Tage gewöhnlich erst Ende Juli anfangen. Man baute ein großes Gebäude, so auf 20,000 Gulden zu stehen kommen, machte aber die Taglichter so klein, daß die Luft sehr wenig Spielung finden konnte. Inwendig wurden Kästen und Verschläge eingerichtet, wo das Salz in Säulen etwa sechs Schuh dick und wohl fünfzehn Schuh hoch auf einander zu liegen kam, also daß die Luft nur wenig auf die äußere Fläche wirken konnte. Die Operation hatte den Effect, den man sich hätte vorstellen sollen. Das Salz war schlimmer, als vorher, und man hat deswegen diese Arbeit abandonniert. Auf diese Art der Siedung hat man jährlich 3000 Klafter Holz, $5\frac{1}{2}$ Schuh lang, gebraucht.

Nun ist man im Begriff, die Salzsiedung viel besser einzurichten, und die Endzwecke sind die Verbesserung der Qualität des Salzes durch die Trocknung, die Ersparung des Holzes und Vermeidung der Gefahr. Zu dem Ende hin sind die Pfannen kleiner, von $25\frac{1}{2}$ Schuh im Quadrat, halten also nur $\frac{1}{5}$ von den alten. Über dem Feuerherd sind Gesprenge von Ziegeln, die

teils das Mittel der Pfannen tragen, teils das Feuer auf allen Seiten gleich verteilen.

Dieses Feuer zieht sich auf zwei Seiten in so viele Nebenanäle, wo die kalte Sur hineingelassen und so erwärmt wird, ehe sie in die große Pfanne kommt.

Nach drei Stunden wird das Salz bei g mit Krucken herausgezogen. Man läßt es vertropfen und bringt es zu der Tröckerei. Solche ist zweierlei Art. Unter dem Feuerherd des Ofens sind zwei große lange Pfannen angebracht, welche auf Eisenrädern herausgezogen werden können; diese werden mit Salz gefüllt. Die andere Art ist ein Kanal, durch den ein besonderes Feuer geht und der auf seinem Rücken ein Bett hat, so mit Salz ausgefüllt wird.

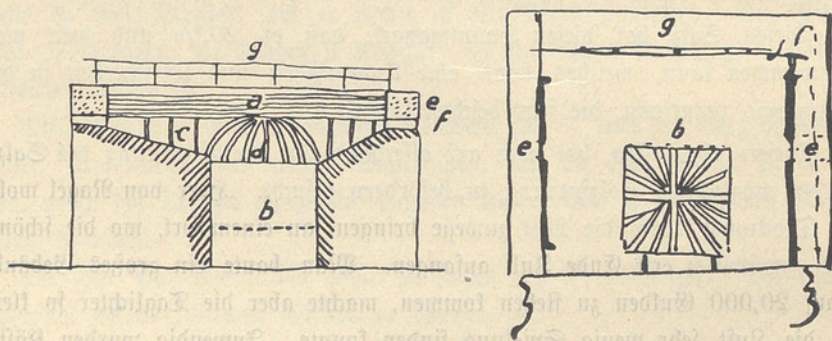
Dieser Pfannen sollen vier werden. In jeder siedet man alle drei Stunden 30 Zentner Salz und die Yhr Sur, die 169 Pfund wiegt, gibt 47 Pfund Salz. Die äußere Beschaffenheit der Luft verursacht etwas mehr oder weniger Salz.

Die Yhr hat $50\frac{1}{2}$ Wiener Maß,

12 Bezege,

96 Innsbrucker Maß,

72 Haller Maß.



a) Die Pfanne mit der Sur; b) der Feuerherd; c) das Spatium unter der Pfanne mit der eisernen Stütze; d) Das Gerippe zur Verteilung der Flamme; e) Die Nebenanäle, wo die Sur gewärmt wird; f) Zug der Feuers aus dem Ofen unter die zwei Kanäle; g) Gang und Löcher zu den Manipulationen.

Diese neue Einrichtung ist dem vereinigten Nachdenken der Herren Professor Sterzinger und Dr. Menz von Bozen, sonderlich aber in der Execution letzterm zu verdanken.

Sollen wir von den Vorbereitungen zu der immediaten Fabrikation des Salzes selbstn übergehen, so nehmen wir die Sohle an in dem Stande der vollkommenen Saturation, dahin sie durch die Schwängerung, Gradierung oder Evaporation gebracht worden, also daß vier Teile und ein Teil Salz darin enthalten sind.

Man könnte bei dem Steinsalz diese Operation unterlassen und die Steine stoßen oder mahlen, wie es in Polen geschieht; aber überhaupt sind, wie schon gemeldet, auch die reinsten Kristalle mit anderen, sonderlich Gipsteilen vermengt, und noch mehr sind es die anderen Steine, welche mit Gips, Sand, Lehm usw. mehr oder weniger vermischt sind, so daß der Endzweck des Siedens ist, diese heterogenischen Teile von dem wahren Küchensalz zu sündern, dieses so rein und gut als möglich zu bekommen. Diesen Zweck sucht man durch das Sieden zu erhalten, als wodurch getrachtet wird, das unreine zu präzipitieren und das Salz zu coagulieren.“

(Hieran schließen wir das Ende des Reiseberichtes. Der Weg wurde von Innsbruck und Hall das Inntal hinab weiter fortgesetzt.)

„Eine Viertelstunde von dem Städtlein Schwaz liegen die berühmten Bergwerke. Diese Stadt ist fast ganz verbrannt vor einigen Jahren durch das besondere Unglück, daß ein Fuhrmann, der Pulver geführt, etwas davon verloren, welches durch den Schlag des Pferdes und entstandene Funken entzündet worden.

Diese Bergwerke sind 1409 entdeckt worden und waren lange Zeit Fuggerisch. Jetzt sind $\frac{1}{9}$ der Kaiserin, $\frac{2}{9}$ dem Grafen Tannenberg. Es sind über hundert Stollen, davon jetzt zirka 40 gebaut werden, in einer Distanz von 2 bis 3 Stunden. Es arbeiten ungefähr 700 Personen. Vor 200 Jahren sollen in ganz Tirol 30,000 Hauer in den Bergen gearbeitet haben, zu Schwaz allein die Hälfte. Der längste Stollen ist bei 2000 Klafter oder Lachter lang.

Die reichsten Minen sind von 10 Lot auf den Zentner, durch einander aber zirka drei Lot und 8 Unzen Kupfer. In der Zeit, da diese Werke so ergiebig waren, waren nicht der mehrere Halt, sondern die mehrere Menge schuld.

Die Hauer oder Knappen sind gewissermaßen Teilhaber an dem Glück. Es sind allezeit 4 oder 6 vergemeindet, denen von dem Lot 36 Kreuzer bezahlt werden, nach dem von dem, was sie liefern, die Probe gemacht wird in der Hütte. Sünftigst hatten die Hauer einen Aufstand gemacht, um bessere Bezahlung zu erzwingen, da das Gebirg immer ärmer wird, aber ohne Nutzen.

Ich fuhr in den untersten Stollen ein, so Sigmunds Fürstenbau heißt. Zu Brizlegg sind die Hüttenwerke. Der Treibherd hat etwa 15 Schuh im Diameter. Der Hut, so glatt ist, wiegt über 130 Zentner. Es können 800 bis 1000 Mark abgetrieben werden. Es wird bezahlt von der raren Mark $\frac{3}{4}$ Kreuzer und das Blei, davon doch oft wieder ein Teil bonifiziert wird. Man schickt das pagament sogar von Wien und Augsburg hieher.

Eine Viertelstunde davon ist Achenrain, wo die zierliche Messingfabrik ist. Es werden 6—7000 Zentner jährlich verarbeitet in Blech, Draht usw., auch etwas Stecknadeln.

Der Galmei wird im obern Inntal gegraben und gebrannt, hier aber gemahlen. Das Kupfer vermehrt sich an Gewicht 32 0/0.

Je weiter man in dieses Thal hinabkommt, je enger und stabiler wird es. Es wachsen alle Arten von Bäumen. Man pflanzt sehr viel Flachs und Türken. Die meiste Fruchtbarkeit aber scheint den Brüsten der Weiber vorbehalten zu sein, die überhaupt garstig sind.

Es ist diese Gegend voll elender Leute, ganz verstellte, albern, stumm und gehörlos, so sowohl dem Wasser, als der schlechten Nahrung zugeschrieben wird. Besonders sind berühmt die Duxer, so vornehmlich in dem Zillertal wohnen, sich mit Vieh nähren und einen ganz unverständlichen Dialekt haben. Die Männer gehen Sommer und Winter mit bloßer Brust; die Weiber haben die Röcke nur bis auf die Knie und besondere Strümpfe.

Die allerhöchsten Gebirge heißen Tauern. In der alten Geschichte sind bekannt die Taurischer, so — ni fallor — unter die Noriker gezählt worden.

Durch sehr enge Gebirge und Kläusen kommt man nahe an Salzburg. Der Mönchsberg ist ein Felsen mit einem weitläufigen Rücken, auf dem alte Festungswerke stehen. Vor wenig Jahren hat ein Stück des Felsens einige Häuser, so davor gebaut gewesen, samt Leuten niedergeschlagen. Doch baut man wieder, ohne daß sich die Gefahr verringert hätte.

Außerhalb Salzburg gegen Baiern ist das Land zierlich schön und wohl bewohnt, und man pflanzt neben den Früchten von Korn, Roggen usw. viel Türken, Rabiz, Flachs und sonderheitlich viel Luzerne.

Die anno 1732 ausgezogenen Salzburger saßen alle gegen Kärnten und Steiermark in den Gebirgen, wo sie sich von dem Vieh nährten. Es waren ihrer 32000 bis 33000. Man bedauert jetzt das damalige Verfahren sehr. Nicht nur hatte man gehofft, daß ihr Vermögen im Lande bleiben würde, so aber durch siebenjährige Anwesenheit eines preussischen Ministers hinweg gezogen worden; sondern die öden Güter fanden nicht sogleich Käufer, die das Gewerbe der ehemaligen Besitzer verstehen, so daß von diesem Ort her der Schaden annoch sehr merklich ist. Ich fragte, warum diese Leute so weggezogen. Es hieß: „Sie haben wohl acht Stund in die Meß gehabt; sie haben also Gottes Wort nicht hören können und haben das Evangelium gelesen; es seien aber viele mitgezogen, weil es so eine Gewohnheit gewesen“.

Meine Reise führte mich weiter auf Reichenhall, ein Stättle in Baiern, 4 Stunden von Salzburg, 30 hinter München, wo das bairische Salz erzeugt wird. Es liegt an dem Saalach-Fluß, der zu der Flößung des Holzes u. dient, am Fuße eines Berges. Diese Gegend verdient allerdings Aufmerksamkeit, und wäre es merkwürdig zu wissen, durch was für Mittel die Natur die Gebirge derselben mit so viel Salz begabt, dessen so viele andere dem äußerlichen

Ansehen nach gleichartige Länder ermangeln müssen. In einem gebirgigen und rauhen Distrikte von etwa zwölf Meilen finden sich die Salzbergwerke im Berchtesgadenschen, Hallstatt in Oesterreich, von wo ein Teil der Sur nach Nschl, Lambach und Gmunden geführt wird, Aussee in Steiermark, die Salzbrunnen Reichenhall, Hallein bei Salzburg, ohne das entferntere Hall im Innthal zu nennen. Die Salzwerke zu Reichenhall waren schon im achten Säkulum bekannt; die zu Hallein sind erst im zwölften gefunden worden. Also ist nicht wahr, daß St. Ruprecht solche gefunden, ungeachtet er mit einer Salzfuse dargestellt wird.

Die Salzwerke zu Reichenhall sind von den Hall-Inntalischen darin unterschieden, daß dieses Steinsalz, ersteres Brunnen Salz ist. Die Quelle ist in dem Stättle, heißt die Gnadenfluß, über die eine Kirche gebaut ist. Das Wasser wird durch Paternoster-Werke gepumpt und teils in die hiesigen Pfannen, teils nach Traunstein geleitet. Dieses Werk wird durch einen Bach getrieben, den Schrambach, der durch ein Gewölbe fast $\frac{1}{2}$ Stund fortgeht und befahren werden kann. Dieses Salzwasser ist an seiner Schwere ungleich. Auf dem Hydrometer, so von 1 auf 26° geht, zeigt es ca. $17\frac{1}{2}^{\circ}$. Weil aber die Ausfiedung allzu kostbar und anbei nicht in einer richtigen gleichen Zeit vor sich gehen könnte, so wird das Salzwasser in die Gradier-Häuser durch Teuchel außer die Stadt geleitet und allda durch 10° gradiert, bis es endlich $25\frac{1}{2}^{\circ}$ an dem Hydrometer haltet, da 26 die völlige Saturation anzeigen, in welchem Stand obbemeldetes Quantum Wasser 25 Pfund Salz gibt. Von dem Gradier-Hause wird das Wasser wieder in die Stadt geleitet in ein Reservoir in der Höhle des Bodens der Hütte, von da in die Pfannen gepumpt, die ungefähr die Größe und Struktur derjenigen zu Hall haben. Nur ziehen sie hier das Salz alle Stunden aus und die Fuderstellung ist über die Pfannen gerichtet, so daß nichts verloren geht, und nachdem sie vertropft und getrocknet worden, kommen sie in die Pfisel, so besondere Gebäude sind, die das Feuer durchspielen kann. Hier sind zwei Pfannen, die aber nicht allzeit beide in Arbeit sind.

Ein anderer Teil des Wassers wird über Berg und Tal nach Traunstein dem Holz entgegengeführt, durch 8381 teils bleierne, teils hölzerne Teuchel und Truckwerk. Jeder Teuchel hat 13', also alle zusammen 108,953 Schuh".

Sehr eingehend sind, wie schon erwähnt, die Verhandlungen, die in Innsbruck geführt wurden, geschildert:

„In Innsbruck logierten wir sämtlich bei dem weißen Kreuz. Sobald ich meine Sachen ausgepackt hatte, so ließ ich am 13. Juni durch Über-Reuter Schweizer ohne Mantel (welchen expresse zu Hause zu lassen befohlen) Thro Erz. dem Herrn Grafen von Enzenberg, Präsidenten des Guberniums, meine

Ankunft notifizieren und um die Stunde der Visite anfragen. Es scheint aber, daß Schweizer sich nicht recht adressiert; denn da der Graf bei der Tafel saß, wollte ihn der Kammerdiener nicht vorlassen, sondern hieß ihn in einer Stunde wiederkommen. Da er aber wiederkam, war der Graf schon ausgefahren. Ich stuzte hierüber, gedachte aber zuzuwarten, bis Herr Tausch hier sein würde, der dann am Morgen des 14. zu mir gekommen, und den ich sogleich ersuchte, zu dem Herrn Präsidenten hinzugehen und ihm zu verdeuten, daß ich nochmals hinschicken werde, aber hoffte, man werde mich bewillkommen lassen. Er brachte mir bald wieder den Bericht, daß dem Herrn Grafen von dem gestrigen Hinschicken gar nichts bekannt sei; er habe seinen Bedienten deshalb konstituiert, und es sei also gar gut, wann ich ihm meine Ankunft nochmals anzeigen werde: so werde die Komplimentation auch erfolgen. Schweizer ging demnach nochmals hin, notifizierte meine Ankunft und fragte um die Stunde der Visite, der dann mit gar freundlichem Kompliment zurückkam. Bald darauf folgte der Gubernial-Sekretarius Hermanin, brachte von dem Präsidenten ein sehr höfliches Bewillkommungs-Kompliment an sämtliche hier seiende Herren Kontrahenten, und daß er um halb 4 Uhr seine Kutsche herschicken werde, um sie abzuholen. Ich ließ ihn so wieder fortgehen, gedachte aber, es stehe mir nicht an, mich, als Akkreditierten, mit den anderen Privat- oder durch Prokura Handelnden gleichzustellen, sagte deswegen den Herren Lindauern kurz vor der bestimmten Zeit von der Visite; den Herrn Tausch aber, der nicht recht wußte, warum die Sache so gehe, unterhielt ich mit Diskursen, damit er nicht zu dem Präsidenten hinlaufe. Sobald die Kutsche da war, stieg ich ein und fuhr davon; neben des Grafen Livrée stand auch die meinige auf.

Der Herr Graf empfing mich in der Mitte der Antichambre. Ich ging vorher hinein, und wir setzten uns auf ein Canapé, ich zur Rechten; die für die Herren Lindauer zurechtgestellten Stühle aber blieben leer. Nach abgelegtem und empfangenem Kompliment wurden unsere Diskurse vielerlei und gar vertraulich, und hatte ich gar wohl gewahrt, daß die Korrespondenz Sr. Erz. des Grafen von Podstęski-Lichtenstein mir guten Eingang prokurirte. Die Geschäfte betreffend, sagte ich ihm, meine Instruktion gehe kurz dahin, viel oder wenig zu kontrahieren, je nach Beschaffenheit der Qualität und Preise, hoffend, daß, da es um eine Kommerzien-Sache zu tun sei, man auch die Prinzipien der Negotiation von politischen Interessen gegenseitig absondern und sonderheitlich dahin den Bedacht nehmen werde, wie die Sache einzurichten, daß der Kontrahent auch wüßte, was er zu empfangen habe: man habe von Seite des hohen Standes jederzeit getrachtet, die gute Bekanntschaft zu unterhalten und deswegen selbst zuwider dem Esprit de Commerce die Traktate mit beträchtlichem Schaden unterhalten, sei aber überzeugt, Ihre Erz. werde die längere Abrechnung vorgeesehenen Schadens selbst nicht gutheißern, sondern so billige

Propositionen machen, als ich meinerseits gefinnt sei, mit Billigkeit zu entsprechen. Der Graf gestunde antwortlich, daß er gar nicht mißbilligen könne, daß die Herren Schweizer seither ihr Salz abandonniert haben: er habe genugsam ersehen, daß sie niemals imstande gewesen, einen festen Kalkul zu machen, und Herr Tausch habe von der Beschaffenheit der Sachen, die ich ihm in Zürich gewiesen habe, alles rapportiert. Dermalen aber seien ihre Pfannen in solcher Perfektion, daß sie nicht nur vollkommen gedörrtes Salz gleich dem letzten Jahr liefern werden, sondern noch besser: sie haben es soweit gebracht, daß sie im Stande seien, das Salz auf 1, 2, 3 usw. %o Schwereung zu fieden: eben darum aber, damit man der Qualität halben sich überzeugen könne, ersuche er, vor Anfang der Negociation auf Hall zu gehen; er werde seinerseits alle möglichste Facilität gebrauchen und alle Raison bei sich gelten lassen, wisse auch, daß dasjenige, was er abschließen werde, in Wien keinem weitem Anstand unterworfen sei.

Ich ging hierauf an das Ceremoniale und sagte, daß ich hoffte, man werde mich, als mit einem Creditiv von einem Souverän versehen, mit der gehörigen Dinstinction vor den anderen Contrahenten, als Privaten, ansehen: ich wünschte deswegen, daß ich mein Creditiv, als an das Plenum gerichtet, auch im Pleno ablegen könne, der Regierung hernach überlassend, eine Deputation zu den Konferenzen nach Belieben zu ordnen. Sollte dieses nicht erhältlich sein, so werde man mir erlauben, mein Creditiv zurückzubehalten und mich den übrigen Privaten gleichzustellen. Er versicherte auch, daß er die Übung werde nachsehen lassen, und alles tun, was sowohl zur Ehre des Hohen Standes als meiner Person besonders geschehen könne: ich möchte ihm deswegen eine Kopie des Creditivs schicken, so auch geschehen.

Er begleitete mich wieder bis da, wo er mich empfangen hatte, Herr Hermanin aber bis oben an die Stiege, und so fuhr ich in seiner Kutsche wieder nach Hause.

Die Herren Lindauer waren indessen wie verloren; sie mußten erst noch um die Audienz anfragen lassen, zu Fuß hin- und hergehen; der Graf saß auf dem Canapé, sie auf Sesseln.

15. Juni. Visite bei Graf Leopold Kinigl, so aber nicht angetroffen.¹⁾

Nach geendigtem Rat kommt Sekretar Hermanin, anzuzeigen, daß ich am 17. um halb 11 Uhr in Pleno werde angehört werden.

Nachmittag auf Hall. Bei Herrn Salz-Meyer oder Direktor von Menz abgestiegen. Die alten und neuen Pfannen und ganze Manipulation besehen. Visite bei Herrn Oberfaktor von Tausch.

1) Seine umränderte Visitenkarte: Le Conte de Kinigl ist am Rande eingeklebt.

16. Juni. Visite von Herrn Salz-Meyer von Menz und von Ihro Erz. Grafen Leopold Kinigl.

17. Juni. Um halb 11 Uhr kam die Kutsche vom Herrn Präsidenten, mit zwei Livréen, um mich abzuholen. Ich ließ meine Livrée auch aufsteigen und fuhr in die Hofburg. Auf der Stegen, wo alle Livréen stunden, wurde ich von dem Regierungs-Sekretarius Hermanin empfangen, in dem ersten Zimmer von dem Hofburgpfleger von Kriebach, der meine Ankunft anzeigte, und von einem anderen Sekretarius, wo auch die Kammerboten waren; in dem zweiten Zimmer waren die Kanzlisten; vor dem dritten Zimmer stunden zwei Hatschier und dann die Sekretarien usw., kurz, alle Offizianten nach ihrem Range, vielleicht mehr als 60, in Reihen. Das vierte Zimmer war der große Rats-saal, bis wohin mich die zwei Sekretarien begleitet hatten. Alles, samt den Gubernial-Räten, waren in die Trauer gekleidet, und ich auch.

In der Mitte des Saals war ein Tisch. Gegen die Türe gerichtet, saß der Präsident Graf Enzenberg, rechterseits herunter die anwesenden Gubernial-Räte; linker Hand stand in der Mitte allein ein Stuhl für mich. Ich hatte aber erwartet, daß ich rechter Hand zu sitzen kommen würde. Es stunden sämtliche Räte, und nach gemachter Verbeugung setzten wir uns; aber ich rückte den Stuhl weiter hinauf."

(Hier ist nun in längerer Auseinandersetzung der von Schinz gehaltene und wörtlich eingeschaltete Vortrag und der Wortlaut des Kreditivs gebracht, ferner wie dieses verlesen wurde, weiter die Antwort des Präsidenten, und daß dieser gleich in die Geschäftsverhandlung eintreten wollte, worauf aber Schinz einwendete und ersuchte, das auf eine weitere Konferenz zu verschieben.)

„Ich machte hierauf mein Kompliment; die Herren Räte und Präsident erhoben sich etwas von dem Sessel, und ich fuhr wieder auf gleiche Art nach Hause. Den Titel Erzellenz habe ich nicht gegeben, auch nicht Ihro Gnaden, sondern nur: Hohe und Wohlgeborene Herren, sonst allem Anlaß zu Anreden ausgewichen.

Um 1 Uhr zur Tafel des Präsidenten, abgeholt in seiner Kutsche, wobei alle obigen Herren, nebst Herrn Archi-Physikus Sterzinger, dem Salz-Meyer von Menz und den drei Herren von Lindau. Der Kaffee war bei der Frau Gräfin getrunken. Visite von Herrn Sterzinger, Physicus Primarius.

Erdbeben nachts um halb 11 Uhr."

(Im Weiteren folgt die umständliche Berichterstattung über den 18. bis 26. Juni, wie nach dem Besuch im Schloß Ambras die Verhandlungen vor sich gingen, die gewissen Schwierigkeiten begegneten, da Schinz ganz genau nach seinen bindenden Instruktionen handelte. Dabei war auch noch von Anderem die Rede, z. B.: „Nachdem ich mit dem Grafen Taxis gesprochen über

Remedierung, das Post-Gravamen, daß nämlich zeither die Tiroler Briefe, so über Lindau und St. Gallen nach Zürich gegangen, nun über Schaffhausen gehen und dadurch in Empfang und Beantwortung um zwei Tage versäumen, hatte genug ersehen, daß Graf Taxis nicht im Stande, zu remedieren, da das Postwesen wirklich unter einer kaiserlichen Kontrolle steht; so wandte mich an den Grafen von Enzenberg, der dann ein Memoire begehret, um sich dessen seiner Zeit zu bedienen, so ihm von Zürich zu schicken.“)

„Am 27. Juni brachte der Expeditor den Traktat, so nochmals kollationiert, unterschrieben und ausgewechselt. Ich hatte das Prädikat: Hochlöblich, anstatt: Löblich begehrt, so auch ohne Difficultät eingestanden worden ist.

Abends ließe um Visite bei dem Grafen Enzenberg anfragen, der mich auch sogleich in seinem Wagen abholen ließ. Ich verdankte die Expedition und viele Ehre, empfahl des Standes Interesse und mich uff. Er führte mich zu der Gräfin, die aus Lothringen stammt, allwo ich auch den Prälaten von Stambis antraf. Ich beurlaubte mich allda ebenfalls.

Unter anderen Diskursen hat ich den Grafen um das Re kreditiv. Er kam mir dabei zuvor in dem Diskurs, den ich auf das Tapet zu bringen schon gesinnet war. Er sagte nämlich, ich habe Ursache gehabt, eine höhere Titulatur zu begehren, und weil solches in allweg billig sei, so habe man sich auch nicht geweigert. Doch sage er mir mit allem freundschaftlichen Vertrauen, daß dem Gubernium der Titel Excellenz gebühre und auch von allen Reichsfürsten gegeben werde. Ich antwortete, M. Gn. Herren seien immer geneigt, jedem dasjenige zu affordieren, was ihnen gebühre; ich könne aber nicht verhalten, daß man sich jedesmal ob der trockenen und befehlenden Schreibart sowohl hiesigen Orts, als sämtlicher österreichischen Tribunalien aufgehalten habe, und man deswegen nur allzuoft einen gewissen Überwillen bei sich selbst empfinde: so sei unter anderm hauptsächlich die Titulatur von Stockach die einer Regierung, die eben mit vielen andern nicht in Vergleichung komme. Ihre Majestät selbst betreffend, so wisse man wohl, wie hoch ihr Vorzug sei; aber auch da werden die Kantons gesamt und besonders mit sehr schlechter Titulatur angesehen, wenig besser als Reichsorte, da doch die Majestäten von Frankreich, England, Preußen usw. die Titulatur geben: Großmächtige, Amici Carissimi &c.

Wir kamen hierauf überein, daß, weil wir beidseitig ohne Instruktion reden, man hierüber an Behörde reden und korrespondieren wolle.

Ich ging hernach ein in eine kurze Erzählung über die Affaire von Dörfingen und Ramsen, und wie gut und leicht es wäre, die Sachen aus einander zusetzen, die schon so lang Anstoß verursacht haben.¹⁾ Er billigte und riet es an, ich solle mit dem Grafen Podstezki reden, damit er das Gehörige in

¹⁾ Vergl. über diesen langwierigen Streit im Neujahrsblatt von 1903, S. 12 und 13.

seine Relation nach Hof setzen könne. Er versicherte anbei, daß Ihrer Majestät der Kaiserin höchster Befehl sei, mit allen Nachbarn sich wohl zu verstehen, kraft dessen auch erst neulich die vielfältigen Streitigkeiten mit Venedig glücklich terminieret worden seien."

Endlich mag noch, als Gegenstück zu den Vorgängen in Innsbruck, Einiges über den auf der Rückreise in München gemachten Besuch hier Platz finden:

„3. Juli. Abends in München angelangt. Bei dem Kaiserl. Minister, dem Grafen Podstetzki, zu Mittag gespeist. Ich erzählte ihm die habenden Streitigkeiten mit der Regierung Nellenburg wegen Dörflingen und Ramsen. Er wollte sogleich Notam davon machen, um solches in das Kaiserl. Kabinet zu schreiben, wo die Kaiserin alles immediate sehe. Ich hat aber um die Erlaubnis, ihm deswegen von Haus zu schreiben.

5. Juli. Audienz bei dem Kurfürsten zu Nymphenburg. Denn nach Vernehmung, daß auf der Durchreise aus Tirol meine untertänigste Veneration bezeugen wollen, gemeldet, daß M. Gn. Herren und Oberen gewünscht hätten, es wäre der geschlossene Salztraktat in seinem wahren Bestand geblieben: sie seien darüber um so mehr verwundert, als er ganze zwei Jahre hindurch nach seinem Inhalt exequiert worden sei; da es eine Kommerziensache betraf, werden Ihre Durchlaucht selbst finden, daß man da billig auf seinen Vorteil zu sehen und deswegen die bequemsten Mesuren zu nehmen genötigt sei. Er antwortete, man werde ja nichts begehren wider den Traktat, da man nicht nur einen Punkt, sondern den Zusammenhang einsehen müsse. Ich sagte, eben dieses sei mein Wunsch, daß es geschehen möge, da ich überzeuget sei, daß solches und das überschickte Memoire bald den Ausschlag geben werden, wie solcher von der Gerechtigkeit Sr. Durchlaucht ganz sicher zu erwarten sei. Wenn deswegen die höchste Gefinnung wollte, die Billigkeit der Sache zu untersuchen, so sei ich, ohngeachtet weder Befehl noch Absicht habe, mich hier aufzuhalten, erbötig, in Erläuterung zu treten, ja zu zeigen, daß das bairische Salz diese Preise nicht ertragen könne, bitte deswegen, jemand den gnädigen Befehl zu ertheilen, sich mit mir in Unterredung einzulassen &c. So versprochen.

6. Juli. Visite bei Präsident und Direktor, denen das Nämliche vorgestellt. Die dann ganz offenherzig gestunden, ich habe alles Recht: sie haben es auch also in der Kammer gefunden; die Sachen können so nicht bestehen, und ihre ganze Ehre liege am Boden, man werde sie schimpfen und schelten und in der ganzen Welt verachten; mit Wirtenberg haben sie die nämlichen Umstände und Klagden von allen Orten her."

(Im Weiteren folgt der Bericht über den noch bis zum 15. Juli fortgesetzten Aufenthalt in München, wobei man aber nicht zum Ziel kam. Schinz hatte

beim Kurfürsten noch eine Abschiedsaudienz: „Ich erzählte ihm auch discursive die Verbindung unserer Stadt mit seinen durchlauchtigen Vorfahren von Kaiser Ludwig an, und wie sehr es M. Gn. Herren bedauern müßten, in ihrer ehrfurchtsvollen Gesinnung gehindert zu werden. Welche Erzählung ihm sehr angenehm geschienen.“)

NB. Es sei noch bemerkt, daß die in den deutsch geschriebenen Stücken durchaus nicht stets in sich konsequente Orthographie und Interpunktion des Verfassers aus dessen Manuskript hier durchaus möglichst der heutigen Form angepaßt sind.



Nachtrag.

Durch den Herrn R. R. Bergrat Grüner, von der R. R. Salinenverwaltung in Hall, der die Gefälligkeit erwies, den ihm zugesandten Teil dieses Neujahrsblattes zu durchlesen, sind folgende sehr verdankenswerte Erklärungen von Ausdrücken geliefert worden:

Zu S. 21, Z. 16: „Biltten — richtig Pütten — sind vertikale Schächte zwecks Wassereinlaß, Ventilation und Säuberung der Sinkwerke (Laugwerke).“

S. 21, Z. 24 (und noch öfter): „Sur oder Soole ist gesättigte Salzlösung.“

S. 22, Z. 7: „Yhr, altes Hohlmaß = 54 Tiroler Maß (von circa $\frac{3}{4}$ hl) = 76 Liter.“

S. 23, Z. 10: „Urent — richtig Urende — ist jene Seite der Sudpfanne, an welcher die Feuergase abziehen.“

S. 24, Z. 17: „Bezeye — richtig Pazeide — ist ein altes Hohlmaß von 4 Maß Inhalt, gleich circa $6\frac{1}{3}$ Liter = 6,863 Liter.“



Neujahrsblätter der Stadtbibliothek.

Neue Reihenfolge.

- 1842—1848. Geschichte der Wasserkirche und der Stadtbibliothek in Zürich. 7 Hefte.
1849—1850. Beiträge zur Geschichte der Familie Manes. 2 Hefte.
1851. Leben Johann Kaspar Drelli's.
1852. Leben des Herrn Friedrich Du Bois von Montpereux.
1853—1854. Geschichte des ehemaligen Chorherrengebäudes beim Großmünster. 2 Hefte.
1855. Lebensabriß des Bürgermeisters Johann Heinrich Waser.
1856—1858. Geschichte der schweizerischen Neujahrsblätter. 3 Hefte.
1859. Die Geschenke Papst Julius II. an die Eidgenossen.
1860. Die Becher der ehemaligen Chorherrenstube.
1861. Kaiser Karls des Großen Bild am Münster in Zürich.
1862—1863. Das Münzkabinet der Stadt Zürich. 2 Hefte.
1864. Briefe der Johanna Gray und des Erzbischofs Granmer.
1865. Erinnerungen an Zwingli.
1866. Eine Erinnerung an König Heinrich IV. von Frankreich.
1867. Das Freischießen von 1504.
1868. Der Kalender von 1508.
1869. Herzog Heinrich von Rohan.
1870. Die Reise der Zürcherischen Gesandten nach Solothurn zur Beschwörung des Französischen Bündnisses 1777.
1871. Konrad Pelikan.
1872—1873. Die ehemalige Kunstkammer auf der Stadtbibliothek zu Zürich. 2 Hefte.
1874. Die Legende vom heil. Eligius.
1875—1876. Die Sammlung von Bildnissen Zürcherischer Gelehrten, Künstler und Staatsmänner auf der Stadtbibliothek in Zürich. 2 Hefte.
1877—1878. Die Glasgemälde von Maschwanden in der Wasserkirche zu Zürich. 2 Hefte.
1879—1882. Die Holzschneidekunst in Zürich im sechzehnten Jahrhundert. 4 Hefte.
1883. Die Glasgemälde aus der Stiftspropstei, von der Chorherrenstube und aus dem Pfarrhause zum Großmünster.
1884—1885. Lebensabriß von Salomon Bögelin, Dr. theol., Pfarrer und Kirchenrat. 2 Hefte.
1886—1887. Lebensabriß von A. Salomon Bögelin, Dr. phil. und Professor. 2 Hefte.
1888. Goethes Beziehungen zu Zürich und zu Bewohnern der Stadt und Landschaft Zürich.
1889. Die eigenhändige Handschrift der Eidgenössischen Chronik des Megidius Tschudi in der Stadtbibliothek Zürich.
1890. Johannes Stumpfs Lobsprüche auf die dreizehn Orte, nebst einem Beitrag zu seiner Biographie.
1891. J. J. Bodmer als Geschichtschreiber.
1892. Das Reichsland Uri in den Jahren 1218—1309.
1893. Englische Flüchtlinge in Zürich während der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts von Theodor Better.
1894. Gottfried Keller als Maler, von Carl Brun.
1895. Die Wicksche Sammlung von Flugblättern und Zeitungsnachrichten aus dem 16. Jahrhundert in der Stadtbibliothek Zürich, von Ricarda Huch.
1896. Joh. Martin Usteris dichterischer und künstlerischer Nachlaß, von Dr. Conrad Escher.
1897. Zürcher Briefe aus der Franzosenzeit von 1798 und 1799, von H. Zeller-Werdmüller.
1898. Johann Heinrich Waser, Diakon in Winterthur (1713—1777), ein Vermittler englischer Literatur, von Theodor Better.
1899. Der „Überfall von Nidwalden“ (9. Sept. 1798), bearbeitet nach ältern handschriftlichen Aufzeichnungen von Dr. Conrad Escher.
1900. Johann Heinrich Füßli als Privatmann, Schriftsteller und Gelehrter. Freier Auszug aus dem Manuskripte seines Biographen Wilhelm Füßli.
1901. Die Zürcher Familie Schwend (c. 1250—1536), von Ernst Diener.
1902. Johann Jakob Heidegger, ein Mitarbeiter G. F. Händels, von Theodor Better.
1903. Johann Heinrich Schinz, ein zürcherischer Staatsmann und Geschichtskenner im XVIII. Jahrhundert. Von Gerold Meyer von Knonau.
1904. Der Zürcherische Hilfsverein für die Griechen 1821—1828, von Alfred Stern.
1905. Heinrich Thomann, Landvogt und Seckelmeister (1520—1592), von Dr. Conrad Escher.
1906. Briefe aus der Fremde von einem Zürcher Studenten der Medizin (Dr. Georg Keller) 1550—1558, von Dr. L. Schieß, St. Gallen.
1907. Aus den eigenhändigen Aufzeichnungen von Johann Heinrich Schinz. Als Ergänzung zum Neujahrsblatt Nr. 259. Herausgegeben von Gerold Meyer von Knonau.

